

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le romantisme
Enfin!...
Liturgie et éducation
Contribution à l'analyse du roman policier
Le grand monde
Notes sur la spiritualité catholique contemporaine
Sermon du curé Pecquet sur la souffrance
Sfax ou le miracle français

Comte Gonzague de Reynold
Hilaire Belloc
Dom Gommaire Laporta, O. S. B.
Stanislas-André Steeman
Charles d'Ydewalle
Marcel De Corte
Omer Englebert
Philippe de Zara

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Le vrai visage du catholicisme », Mgr J. Schrygens. — France.

La Semaine

Les catholiques ne sont pas le catholicisme. Les fautes, les lourdeurs, les carences et les sommeils des catholiques n'engagent pas le catholicisme. Le catholicisme n'est pas chargé de fournir un alibi aux manquements des catholiques. La meilleure apologétique ne consiste pas à justifier les catholiques ou à les excuser quand ils ont tort, mais au contraire à marquer ces torts, et qu'ils ne touchent pas la substance du catholicisme, et qu'ils ne mettent que mieux en lumière la vertu d'une religion toujours vivante en dépit d'eux.

Que l'on veuille bien nous permettre de citer encore une fois ce très beau texte de Jacques Maritain. Il donnera, à nos considérations d'aujourd'hui, l'éclairage qui convient.

* * *

Un écrivain espagnol, M. Francesco Perez Rodriguez, a fait paraître simultanément, dans *La Libre Belgique* et dans le *Standaard*, une série d'articles destinés à nous faire connaître « la vérité sur l'Espagne », vérité qui apporte, hélas! une illustration nouvelle des réflexions de Jacques Maritain. « Les fautes, les lourdeurs, les carences et les sommeils » de l'Eglise d'Espagne, au passé si glorieux, sont à la source des événements actuels.

Les catholiques espagnols ont eu trois surprises bien amères. La première était les élections du 12 avril, qui donnèrent une écrasante majorité républicaine bien que dans la lutte électorale la solidarité de la cause monarchiste et de la cause de l'Eglise avait été fortement soulignée. La seconde surprise furent les assauts aux couvents, du mois de mai. La troisième : les élections à l'assemblée nationale constituante du 30 juin, qui, malgré les assauts aux couvents, n'apportèrent pas une réaction, mais allèrent encore beaucoup plus à gauche.

Ces événements furent des surprises parce qu'on ne voyait pas clair dans la situation religieuse et qu'on n'avait pas le sentiment du danger. On avait gardé une confiance aveugle dans la protection de l'Etat et dans la force de la tradition catholique.

La première de ces conséquences est qu'il faut se garder des illusions dangereuses. Comme une *leyenda negra* il y avait aussi une *leyenda rosa* d'Espagne et cette *leyenda rosa* a peut-être fait plus de tort que la *leyenda negra*. La *leyenda rosa* dit que l'Espagne est catholique, qu'en Espagne tout est catholique, que l'Espagne est le « pays le plus catholique du monde ». Grâce à cette illusion romantique, on s'est longtemps passé de tout examen de conscience sérieux, et on ne s'est pas rendu compte de l'insuffisance du ministère paroissial et de sa pauvreté. On avait oublié qu'il faut un travail constant pour conserver au catholicisme un peuple catholique, et que les lois élémentaires du ministère paroissial ne peuvent nulle part être impunément négligées, quelles que soient la particularité nationale et l'histoire d'un peuple.

En réalité, les hommes en Espagne vivent dans leur grande majorité loin de la vie religieuse. La fréquentation régulière des sacrements et la participation aux offices religieux sont inexistantes.

Ce manque de formation religieuse de la jeunesse n'était pas comblé plus tard par le sermon. Bien que l'Espagnol ait le talent de la parole, on prêchait trop peu, d'une façon irrégulière et peu pratique. Et quand on prêchait, cela n'était souvent qu'un hymne à la catholique Espagne, au

lieu d'une instruction sérieuse et d'une formation consciencieuse des volontés. La maison de Dieu avait perdu une de ses principales fonctions : être l'école de l'esprit et le chrétien, faute de savoir, est désarmé intellectuellement vis-à-vis de la propagande des adversaires. Le grand nombre d'offices solennels, les processions, les pèlerinages, les neuvaines, ne doivent pas donner le change sur cette situation. L'augmentation fiévreuse de démonstrations extraordinaires ne doit jamais remplacer le travail calme et patient du ministère paroissial ordinaire.

« Le catholicisme en Espagne était plutôt esthétique et liturgique que dogmatique et éthique ». Cette parole de Miguel de Unamuno caractérise bien la situation.

La deuxième conclusion des événements d'Espagne est que l'attachement de l'Eglise à l'Etat devient pour elle facilement une chaîne pénible. La situation religieuse était réglée en Espagne par le Concordat de 1851, qui avait été conclu dans des circonstances défavorables pour l'Eglise. L'Eglise n'était plus libre pour la désignation des titulaires des évêchés; la présentation des évêques était réservée à l'Etat. Ceci renfermait beaucoup trop de danger que la direction d'un diocèse ne fut confiée qu'à des hommes qui avaient des amis dans la politique, et qui, vis-à-vis de l'Etat montraient de la complaisance. L'avènement d'hommes d'initiative et de chefs éminents était donc rendu difficile.

Cependant l'Episcopat espagnol ne manquait pas de figures remarquables. Mais même dans l'administration de son propre diocèse, l'évêque avait les mains liées. Il ne pouvait pourvoir librement qu'aux postes de vicaires. Les paroisses recevaient leur curé par l'Etat et c'est peut-être le motif pour lequel le gouvernement actuel n'a pas dénoncé le Concordat.

L'espoir de l'Eglise d'Espagne n'est pas dans les assurances politiques, juridiques, économiques et personnelles, mais dans la force victorieuse et éternellement jeune de ses idées et de la Grâce, dans les excellentes dispositions et la bonté naturelle d'un peuple hautement doué. Si on réussit maintenant à trouver le chemin du cœur du peuple, l'Espagne peut, comme dans son grand passé, redevenir un pays ayant la direction religieuse et intellectuelle de l'Europe, et fécondant la vie religieuse et culturelle de l'Amérique latine.

* * *

Espérons-le et soutenons par nos prières les efforts de nos frères d'Espagne! Et que leurs malheurs nous servent de leçon. Certes, l'Eglise de Belgique a réalisé, depuis un siècle, un effort admirable et unique dans le domaine de l'enseignement comme dans celui des œuvres sociales et charitables, et, peut-être, le rapport de M. Jacques Lavalleye au Congrès général de l'A. C. J. B. est-il un peu trop « noir ». Mais nous aussi, nous avons commis des fautes, et surtout, nous restons exposés à en commettre, ne l'oublions jamais!

* * *

Les articles de M. F. Perez Rodriguez n'auront pas manqué, nous voulons le croire, de rappeler à ceux qui les ont lus, tout ce que l'Eglise de Belgique doit à l'Université de Louvain. Formatrice de l'élite du clergé, formatrice de l'école catholique, nous devons

à Louvain le *standing* du catholicisme en Belgique — *standing* réel et non pas seulement survivance du passé; ou ombre d'une ombre. Grâce à Louvain, il y a des catholiques éminents aux premiers rangs de toutes les activités de la collectivité belge. Grâce à Louvain l'élite du clergé et l'élite laïque vivent en contact étroit. Grâce à Louvain, notre *intelligentsia* est encore très largement catholique. Jamais les catholiques belges ne seront assez reconnaissants à l'Université catholique. Jamais ils ne consentiront assez de sacrifices pour que soit maintenu et toujours développé ce centre vital du catholicisme dans notre pays.

* * *

Les idées qui aujourd'hui sont au pouvoir en Espagne — nous citons toujours M. Perez Rodriguez — sont absolument les idées de la révolution française. Ceux qui, en Espagne, s'appliquent fiévreusement à moderniser l'Espagne à tout prix, sont en retard de quelques étapes. On y place des espoirs exagérés dans la démocratie, au moment où le reste de l'Europe s'est rendu compte des limites de la démocratie. On exalte le laïcisme, quand dans le reste de l'Europe on commence de nouveau à apprécier la force éducative des convictions religieuses. Une époque de transition sera nécessaire, parce qu'un peuple ne sait ordinairement pas s'instruire de l'expérience des autres peuples.

Pauvre Espagne, si elle s'obstine à vouloir refaire pour son compte une expérience dont la France souffre si cruellement encore et dont l'Italie ne se guérit que par le plus énergique des traitements! La démocratie politique! « Le plus grand étonnement de nos arrière-petits-enfants — disait un jour un des grands hommes de la III^e République française — sera notre suffrage universel pur et simple inorganisé. »

Nous publions à la fin du présent numéro la remarquable lettre que M. Charles Benoist, membre de l'Institut, vient d'adresser à un de ses amis. Le témoignage de cet ancien républicain démocrate, qui tâcha sincèrement d'utiliser les institutions existantes, dans l'intérêt de son pays, est accablant pour le régime. Il n'est pas possible qu'une réaction salutaire ne se produise pas un jour ou l'autre. Et nous croyons que la démocratie politique est absolument incapable de se corriger elle-même...

* * *

Le rapport de M. Jacques Lavalleye a suscité bien des commentaires dans la presse de tous les partis. M. Camille Huysmans estime, dans le *Peuple*, que « la question est mal posée ». D'après lui le rapporteur « a oublié une des causes essentielles de la désaffection qu'il constate, surtout en pays wallon ». Et il ajoute : « Oh! je comprends fort bien qu'il n'ait pas osé l'indiquer. »

Quelle est donc cette cause?

Citons :

Au XVI^e siècle, c'était le Flamand qui luttait pour la liberté de pensée. Le Wallon restait fidèle à l'Eglise. Mais la Flandre du XVI^e siècle était une région d'artisans industriels, tandis que la Wallonie était beaucoup plus agricole. Au XIX^e siècle, c'était le contraire. Le centre de l'industrie se trouvait déplacé en Wallonie, par l'influence de l'exploitation charbonnière, mère des industries modernes.

Si le déclin de la pensée religieuse n'est pas dû à la race — à supposer qu'il y ait différenciation ethnique — il faut conclure à l'influence industrielle.

Mais, que signifie cette expression? Veut-elle dire que l'industrie est favorable à l'expansion de l'indifférence religieuse? Je ne le crois pas non plus. Voyez les autres pays! Voyez notamment la Grande-Bretagne et les Etats-Unis!

La raison n'est pas là. Elle n'est pas d'ordre technique. La vérité est — et tous les socialistes de ma génération qui ont fait de la propagande, je savent d'expérience — que l'activité religieuse a suivi une politique qui devait créer le divorce entre la classe ouvrière et l'Eglise.

Les « fauteurs de l'irreligion » ont été les représentants officiels de la religion elle-même.

Que ce rapporteur au Congrès catholique ne cherche pas plus loin et surtout, qu'il ne cherche pas midi à quatorze heures pour masquer une erreur que l'Eglise est prête à recommencer, avec une légère variante.

Voyez l'Espagne et voyez, d'autre part, ce qui se passe en Lithuanie où se trouvent réunies toutes les formes de la réaction et de l'oppression cléricales.

Quand, il y a cinquante ans, la classe ouvrière réclamait des droits, on lui répondait par un chapelet de devoirs ou, à l'occasion, par des coups de fusil. Et l'autorité ecclésiastique envoyait en disgrâce les prêtres qui se permettaient de prendre le parti des travailleurs.

M. Huysmans se trompe en pensant que les catholiques n'osent pas parler de cette grande cause de déchristianisation des masses wallonnes. Ils n'emploient pas, pour la dénoncer, le « ton » du leader socialiste, mais qui donc parmi nous, hiera encore qu'un libéralisme aveugle, un conservatisme figé, un oubli des principes sociaux de l'Evangile, ont fait commettre à l'Eglise de Belgique des fautes lourdes de conséquences? Le socialisme belge n'aurait pas connu les succès qui en ont fait le puissant Parti ouvrier, sans la carence des catholiques. Mais c'est de ces succès mêmes que le socialisme belge se meurt. Il a procuré au prolétariat plus de bien-être matériel. Il a grandement contribué à soulager et à faire disparaître la « misère imméritée » des travailleurs. Mais qu'a-t-il fait pour l'âme de ses adeptes? Si le catholicisme est la vérité, les erreurs et les fautes des catholiques peuvent bien avoir mis obstacle au rayonnement de la doctrine du Christ, il n'en reste pas moins que la charité chrétienne — tous fils d'un même Père et frères de Jésus! — est seule capable de combler les désirs des hommes et de réaliser l'ordre, la concorde et la paix.

* * *

Citons encore, à ce propos, Jacques Maritain :

De notre côté à nous, catholiques, il y a lieu aussi de regretter beaucoup de temps déplorablement perdu. Combien de choses par exemple, seraient différentes, si il y a un peu plus de soixante ans, c'était un disciple de saint Thomas qui aurait écrit sur le Capital un livre aussi décisif que celui de Marx mais fondé sur des principes vrais? Hélas, nos principes dorment et l'erreur veille, active et hardie. Nous avons parlé ailleurs de la terrifiante inattention du monde catholique aux avertissements de Léon XIII en matière sociale. Dans l'ensemble, et malgré l'effort de quelques-uns qui ont sauvé l'honneur, la carence de ce monde, au siècle dernier, en face des problèmes qui intéressaient directement la dignité de la personne humaine et la justice chrétienne est un des phénomènes affligeants de l'histoire moderne.

Cette fois, M. Huysmans ne dira pas qu'un catholique n'ose pas parler de cette cause essentielle de la déchristianisation contemporaine!

* * *

Dans la *Nation Belge*, M. Fernand Neuray commente, lui aussi, le rapport de M. Jacques Lavalleye.

La Belgique d'aujourd'hui — écrit-il — voilà ce que c'est : en Wallonie un catholique pratiquant sur trois ou quatre citoyens des deux sexes, un homme sur dix faisant ses Pâques et assistant à la messe du dimanche; en Flandre, la partie la plus catholique de la population en proie à une maladie démagogique et antinationale qui n'est assurément pas faite pour rendre la religion sympathique aux non-croyants et aux indifférents.

Le parti catholique belge — nous écrit-on — a gouverné le pays de 1870 à 1878, puis de 1884 à 1914, soit pendant trente-huit ans; tous les ministères qui se sont succédés depuis l'armistice ont été en majorité catholiques. Impossible donc d'imputer l'abaissement du niveau religieux à l'hostilité, aux tracasseries, aux persécutions du pouvoir, comme ce fut le cas chez un peuple voisin. Impossible d'autre part de l'attribuer, sans une flagrante injustice, à la tiédeur ou à la nonchalance de l'Autorité religieuse, qui inspire et dirige un enseignement catholique probablement unique au monde par le nombre, la population et la qualité de ses établissements. N'est-ce pas dans l'organisation et dans les méthodes du parti catholique qu'il faudrait chercher la cause de ce phénomène, à première vue inexplicable?...

Sans le parti catholique, la liberté religieuse, en 1879, aurait péri en Belgique. Mais n'a-t-il pas éloigné, n'éloigne-t-il pas encore de la religion, des citoyens qui, hostiles à tel ou tel article de son programme politique ou inquiétés par l'insuffisant patriotisme de certains de ses coryphées,

en veulent à la religion de couvrir en quelque sorte, en lui servant d'enseigne, des erreurs et des fautes préjudiciables à l'unité et à la sécurité de la Patrie? Sous le régime du suffrage universel, quel est le parti où les exaltés, les zélotes ne font pas la pluie et le beau temps? Il arrive que leurs exagérations, leurs outrances, leurs violences même profitent, électoralement parlant, aux politiciens qui en gémissent — tout bas — et en souffrent le plus. C'est la loi du régime. Mais qui oserait soutenir que ce flot peut étaler et répandre son limon sans dommage pour la religion catholique, quand celle-ci semble autoriser ce déchaînement et cette inondation?

Aujourd'hui encore, après treize ans de déceptions, quand il saute aux yeux que le parti catholique serait impuissant à assurer, à lui tout seul, l'existence de l'enseignement primaire catholique, la paix scolaire, la pleine et entière liberté du culte, des politiciens catholiques, dans les assemblées et dans la presse, parlent et écrivent comme ils faisaient au temps où leur parti avait pour lui la majorité du corps électoral. D'aucuns vont jusqu'à délivrer ou refuser, au gré de leur fantaisie ou de leur intérêt, des brevets d'orthodoxie religieuse. « *Qui n'est pas avec moi est contre moi* » disent-ils, pour expliquer leur aversion et leur intransigeance à l'égard de quiconque ose croire qu'on peut être catholique sans regarder toute chose de leur oeil de myope. Quelques-uns de nos correspondants comparent le catholicisme à un vin généreux, magnifique, incomparable, mais trop souvent enfermé et véhiculé, en Belgique, par la faute de la politique et des politiciens, dans des outres qu'on dirait faites exprès pour le dénaturer.

* * *

Oui, le parti catholique a rendu d'incalculables services. Né de la nécessité de défendre la religion — car il ne faut pas oublier cette genèse, et que l'attaque précéda la défense, et que donc, s'il y a un parti catholique chez nous, qui a peut-être entraîné la religion dans des questions où elle n'avait que faire, c'est surtout parce qu'il y eut d'abord un parti anticatholique — le parti catholique belge a épargné au pays la persécution qu'eurent à subir nos frères de France. Mais nous croyons que les correspondants de M. Neuray se trompent sur la pensée de M. Lavalleye. L'enquête sur la diffusion des connaissances religieuses portait sur l'état actuel de cette diffusion. Cet état, si loin encore de ce qu'il pourrait et devrait être, n'est-il pas plus satisfaisant, toutefois, qu'il ne l'était il y a trente ou cinquante ans?

Les abus sociaux ont écarté bien des âmes de la vérité catholique. La religion était rendue solidaire des fautes d'un parti dont le programme affichait, comme article essentiel, la défense des intérêts religieux.

Le parti catholique a compris bien tard aussi tout ce que le mouvement flamand portait en lui. Et si, en ce moment, beaucoup de catholiques flamands ont, sur l'unité et la sécurité de la Patrie, les idées les plus dangereuses et les plus folles, le parti catholique y est pour beaucoup. Mais n'oublions pas que le catholicisme autorise les opinions les plus contradictoires en matière humaine. On peut être bon catholique et piètre politique; bon croyant et féru d'idées sociales plus sottes les unes que les autres. Ne mêlons pas la religion à des questions où les fils d'une même mère peuvent penser différemment.

Quant au parti catholique belge, malgré les intérêts qui s'opposent dans son sein, malgré les divergences de vues sur des questions de la plus haute importance, ne constitue-t-il pas le moindre mal, et donc, comme disait le cardinal Mercier, le plus grand bien? Le patrimoine commun de tous les catholiques belges pourrait-il être sauvegardé plus efficacement, à l'heure actuelle, que par un minimum d'union sur l'essentiel — c'est cela le parti catholique — qui laisse aux divisions sur les questions secondaires toute la liberté compatible avec la défense de cet essentiel-là?

* * *

Mais c'est le régime qui est mauvais, ce maudit suffrage universel — tout le monde décidant également de tout — qui oblige de mêler la religion à des problèmes où elle n'a rien à voir. Nous avons essayé d'expliquer, la semaine dernière, comment l'Action catholique est bien forcée d'avoir des arrière-pensées électorales, puisque l'avenir de l'enseignement dépend de l'électoratisme, et

que l'enseignement est d'importance capitale pour l'action catholique. Tant que sévira cette mortelle démocratie politique, nous ne voyons pas comment on pourrait, dans nos contrées, séparer — dans la mesure où il convient — la religion de la politique.

Dans la mesure où il convient, écrivons-nous, car, et nos premiers lecteurs se rappelleront peut-être nos discussions à ce sujet il y a dix ans, la morale catholique comporte des prescriptions sociales et politiques. Les nations comme les individus ont des devoirs envers Dieu, devoirs qu'elles ne méconnaissent et ne transgressent pas impunément. Et ce n'est pas sans un sentiment d'envie mêlée à une grande admiration que nous avons pris connaissance des comptes rendus des fêtes religieuses qui se sont déroulées, il y a deux mois, à Bogota en Colombie. Un décret du Président de la République avait déclaré « fête civique » l'après-midi du 27 juin. Des milliers de personnes étaient accourues dans la capitale. Solennellement, le Congrès national (Sénat et Chambre) avait donné son adhésion à la manifestation :

« A 2 heures, le cri unanime de « Vive le Christ-Roi » lancé spontanément par plus de 50,000 voix, accueillit l'apparition de la statue. L'hymne national retentit partout, les cœurs de tous battent à l'unisson, du même amour : celui de Jésus-Christ. Beaucoup pleuraient de joie.

» Après que l'archevêque eut béni la statue, M. Antonio Gómez Restrepo, ancien ambassadeur auprès du royaume d'Italie, et l'un des meilleurs orateurs de Colombie, exprima les sentiments de ses concitoyens en saluant le Roi Jésus : « venu, dit-il, non pas comme un conquérant en pays ennemi, mais comme un Roi pacifique, dans cette ville de Santa Fé de Bogota, qui lui appartient depuis quatre siècles ». Son discours diffusé par T. S. F., fut interrompu plusieurs fois par des applaudissements et des cris enthousiastes.

» Ensuite le cortège se met en marche : la statue est portée sur un char, tiré par huit chevaux richement harnachés, et escorté par les élèves de l'École militaire et des jeunes gens habillés aux couleurs nationales, et portant le monogramme du Christ-Roi et de la ville de Bogota. C'est au milieu d'une pluie de fleurs et parmi les acclamations de plus en plus enthousiastes de la foule que la statue est conduite en triomphe jusqu'à la Grand-place de Bolivar où l'on arrive vers les 5 heures du soir.

» Un splendide dais de velours rouge a été disposé au centre même de la colonnade ionique qui forme la façade du Parlement. Au moment où la statue du Christ-Roi y apparaît, les cloches de toutes les églises s'ébranlent, le drapeau est hissé au faite du Parlement, les soldats présentent les armes, tandis que sur la place retentit l'hymne national auquel succède l'hymne au Christ-Roi, exécuté par une chorale de 3,000 enfants. En même temps, 200 colombes s'envolent du centre de la place, des ballons s'élèvent dans les airs, des avions passent et repassent au-dessus de l'assemblée, jetant des fleurs.

» Voici le président de la République, M. Olaya Herrera qui arrive accompagné de plusieurs de ses ministres. L'archevêque s'avance aussi entouré du chapitre de la cathédrale.

» M. François de Paule Pérez, ministre des Finances, monte à la tribune pour prononcer un discours au nom du gouvernement : il y affirme « le droit de Jésus-Christ à régner, non seulement sur le individu, mais sur la société civile elle-même, spécialement dans ce pays de Colombie qui lui est officiellement consacré ».

» C'est ainsi que la Colombie catholique qui s'est officiellement consacrée au Sacré-Cœur de Jésus il y a trente ans, ne rougit pas de le reconnaître de nouveau pour son Roi; c'est ainsi qu'elle le remercie du bienfait de la paix dont elle n'a cessé de jouir pendant tout ce temps, alors que tant de nations autour d'elle ne pouvaient l'obtenir... »

* * *

Les catholiques qui pensent encore que le comte Carton de Wiart, ministre d'Etat, et M. Cyrille Van Overbergh, sénateur, ont tort de collaborer à la *Tribune libre* du *Soir*, se trompent croyons-nous. Il paraît acquis, en effet, que de cette collaboration à tel journal neutre — et on sait ce que nous pensons de la neutralité — résulte beaucoup plus de bien que de mal. Le tirage du *Soir* est énorme, supérieur peut-être à la somme des tirages de tous nos journaux catholiques. D'autre part, la neutralité du *Soir* est plutôt bienveillante. L'abstention des catholiques n'aurait guère d'influence sur le tirage du journal, tandis que leurs articles en *Tribune libre* atteignent un public immense et d'innombrables lecteurs qui, sans cela, n'entendraient jamais le son de cloche catholique.

Le dernier article du comte Carton de Wiart fournit une preuve nouvelle à l'appui de ce que nous venons de dire. Dans deux articles parus dans cette même *Tribune libre*, M. Jules Destrée avait « témoigné d'une vive admiration pour les principes que le document pontifical (l'Encyclique *Quadragesimo anno*) développe au sujet de la propriété privée, et de l'usage des richesses ». M. Jules Destrée s'était étonné que le Pape ait déclaré « qu'il y a certaines catégories de biens pour lesquels on peut soutenir avec raison qu'ils doivent être réservés à la collectivité, lorsqu'ils en viennent à conférer une puissance économique telle qu'elle ne peut, sans danger pour le bien public, être laissée entre les mains de personnes privées ».

Comme trop d'adversaires du catholicisme, M. Jules Destrée s'imagine que la principe de la propriété privée défendu par l'Eglise et la propriété privée pratiquée en régime capitaliste contemporain, c'est la même chose. Il se trompe. Les abus actuels du capitalisme sont issus de la Réforme protestante en Angleterre. Ils sont opposés à ce qui constitue l'âme même de toute la doctrine sociale catholique : le bien commun. Le comte Carton de Wiart le rappelle très opportunément et il répond à la question posée par M. Destrée : « Pourquoi le Pape affirme-t-il, après des déclarations si caractéristiques, que socialistes et catholiques restent des termes contradictoires? »

Le socialisme belge fut, et est toujours, le grand facteur de la déchristianisation de notre pays. Et le comte Carton de Wiart joue à M. Vandervelde le mauvais tour de lui remettre sous les yeux ses déclarations d'antan :

Nous sommes, écrivait M. Vandervelde dans le *Peuple*, du 28 juin 1892, de ceux qui croient qu'entre l'idéal socialiste et l'idéal chrétien l'antagonisme est irréductible; que, demain comme hier, l'Eglise catholique sera la grande adversaire du socialisme intégral.

C'est pour détruire les religions dogmatiques que les socialistes se sont tournés vers la libre-pensée, disait encore M. Vandervelde, à un meeting à Namur, le 1^{er} mai 1893. Il n'y a pas de milieu entre ces alternatives : retourner aux idées religieuses, comme font un certain nombre de libéraux, ou entrer dans la libre-pensée, qui doit amener la victoire du socialisme.

* * *

Que le socialisme est toujours aussi anticlérical, encore que la participation au pouvoir et... l'« embourgeoisement » résultant de ses succès mêmes aient quelque peu adouci sa manière, le *Peuple* est là pour le rappeler tous les matins à qui serait tenté de l'oublier. Cette semaine encore il publiait en première page et en grands caractères :

L'ECOLE OFFICIELLE

L'Ecole officielle seule doit être défendue, car :

1. Elle rejette tout dogme;
2. Elle respecte le droit de l'enfant;
3. Elle n'est pas une école de parti;
4. Elle n'inculque rien, mais enseigne tout;
5. Elle ouvre l'esprit, cultive le cœur, raidit la volonté;

6. Elle développe la réflexion, le jugement, l'esprit d'initiative, la solidarité;

7. Elle inspire la tolérance;

8. Elle prépare réellement l'enfant au rôle de citoyen du monde.

Que les catholiques qui ne craignent pas de confier leurs enfants à des écoles « officielles » méditent ces huit points dont le premier suffit, à lui seul, pour ouvrir les yeux aux plus aveugles. « Elle rejette tout dogme. » Et si le dogme est vrai, la dite école rejette donc la vérité, elle qui prétend tout enseigner! Elle ferme donc l'esprit à cette vérité, elle qui prétend l'ouvrir. Elle méconnaît donc le droit de l'enfant catholique...

Que l'école officielle satisfasse des non-catholiques, nous l'admettons. Mais comment nos adversaires peuvent-ils persister à prétendre que cette école, ouverte à tout le monde, comme ils disent, et respectueuse de toutes les opinions, devrait satisfaire également les catholiques? Tout esprit loyal nous paraît devoir admettre que, pour les catholiques — qui tiennent pour vrais les dogmes catholiques — l'école officielle, telle que la définissent les huit points du *Peuple*, est absolument inacceptable.

SI LE CATHOLICISME EST VRAI, l'école catholique seule doit être défendue, car :

1. Elle seule accepte le dogme, c'est-à-dire la vérité révélée par Dieu;

2. Elle seule respecte le droit de l'enfant;

3. Elle seule n'est pas une école de parti;

4. Elle seule enseigne tout;

5. Elle seule ouvre l'esprit, cultive le cœur et raidit la volonté;

6. Elle seule développe vraiment la réflexion, le jugement et la solidarité;

7. Elle seule inspire la tolérance envers les ignorants et les égarés qui ne connaissent pas le don de Dieu;

8. Elle seule prépare réellement l'enfant au rôle de citoyen du monde.

* * *

Nous reviendrons longuement sur la crise allemande en commentant le dernier numéro du *Bulletin catholique international* qui nous a semblé un peu raide tout de même. Soulignons, dès aujourd'hui, ce que vient d'écrire M. Raymond Poincaré :

Il y a longtemps déjà que l'agent général des paiements, M. Parker-Gilbert, éminent citoyen des Etats-Unis, observateur impartial des choses d'Allemagne, me disait et répétait du reste publiquement, dans des rapports officiels : « Il ne suffit pas que le Reich accepte le plan Young. Il faut qu'il se mette loyalement en mesure de l'exécuter. Et, pour cela, il faut qu'il réforme ses finances et qu'il équilibre son budget tout à la fois par des économies profondes et par des impôts productifs. Il fait des dépenses considérables aussi bien dans l'administration militaire que dans les travaux publics. La question de sécurité ne me regarde point. Mais pour le paiement des réparations, pour l'exécution du plan Young, attendez la réforme des finances allemandes avant d'évacuer la rive gauche. »

J'avais à mon tour, soutenu fermement la même opinion. Je ne sais comment il s'est trouvé un gouvernement français pour oublier les conseils de l'agent général des paiements. Je me suis permis cependant de les rappeler aux ministres qui se sont succédés. Je les ai mis en garde contre une évacuation sans contre-partie ni garantie. Mais j'ai passé, je crois, pour un vieux maniaque, et l'on ne m'a pas écouté.

« Attendez la réforme des finances (allemandes) avant d'évacuer la rive gauche! » L'Etat français étant un Etat faible a été facilement manœuvré par les puissances occultes qui essaient de dominer le monde. L'Allemagne n'exécutera pas le plan Young, et, contrairement à ce que s'imaginent les pauvres esprits perdus dans les nuées, cela ne servira pas la cause de la paix; mais uniquement les intérêts de la finance internationale.

Le romantisme⁽¹⁾

I

INTRODUCTION

Impossibilité de définir le romantisme, possibilité de le décrire; plan.

Serons-nous plus heureux que Dupuis et Cotonnet qui ne sont jamais arrivés à savoir, après douze ans de lectures, d'enquêtes et de méditations, ce qu'était le romantisme? Vers 1824, sur la foi d'un clerc qui se piquait « d'être à la page », Dupuis et Cotonnet étaient persuadés que le romantisme, c'était « le pittoresque, le grotesque, le paysage introduit dans la poésie, l'histoire dramatisée, le drame blasonné, l'art pur, le rythme brisé, le tragique fondu dans le comique, le moyen âge ressuscité, bref le contraire du classique ». De 1824 à 1826, les mêmes citoyens de la Ferté-sous-Jouarre se figurèrent que « le romantisme, en matière d'écriture, ne s'appliquait qu'au théâtre et qu'il se distinguait du classique parce qu'il se passait des unités ». Mais, en 1828, ils apprirent qu'il y avait « poésie romantique et poésie classique, roman romantique et roman classique, ode romantique et ode classique; que même un seul et unique vers pouvait être romantique ou classique, selon que l'envie lui en prenait ». De 1828 à 1829, Dupuis et Cotonnet, ayant digéré en commun la préface de *Cromwell*, crurent que le romantisme « c'était l'alliance du fou et du sérieux, du grotesque et du terrible, du bouffon et de l'horrible, de la tragédie et de la comédie ». Ensuite, ils s'imaginèrent que c'était la mélancolie, puis l'art humanitaire, puis le romanesque. Ils traversèrent ainsi plusieurs mois d'incertitude. Jusqu'en 1830, ils entendirent par romantisme l'imitation des Allemands, à quoi ils ajoutèrent les Anglais, « sur le conseil qu'on leur en donna ». De 1830 à 1831, le romantisme fut pour eux le genre historique; de 1831 à 1832, le genre intime; de 1832 à 1833, un système de philosophie et d'économie politique. De 1833 à 1834, ils s'arrêtèrent à l'idée que le romantisme consistait « à ne pas se raser et à porter des gilets à larges revers, très empestés ». De 1834 à 1835, ils opinèrent que c'était « de refuser de monter la garde ». L'année d'après, ils ne pensèrent provisoirement rien, Cotonnet ayant dû entreprendre un petit voyage dans le Midi, et Dupuis se trouvant très occupé à faire réparer une grange que les grandes pluies avaient endommagée. Cependant, en 1836, il leur advint cette chance de revoir dans une guinguette le clerc de notaire qui, douze ans auparavant, leur avait révélé le mot « romantisme ». Il était « en bonnet de nuit, fort triste, et mangeant une omelette ». Ils l'abordèrent et supplièrent de leur expliquer, une bonne fois, ce que « romantisme » signifiait. Alors le clerc de notaire, s'interrompant dans la mélancolique absorption de son omelette, leur tint ce lyrique discours :

« Le romantisme?... Non, à coup sûr, ce n'est ni le mépris des unités, ni l'alliance du comique et du tragique, ni rien au monde que vous puissiez dire; vous saisissez vainement l'aile du papillon, la poussière qui le colore vous resterait dans les doigts. Le roman-

tisme, c'est l'étoile qui pleure, le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, la fleur qui vole et l'oiseau qui embaume; c'est le jet inespéré, l'extase alanguie, les citernes sous les palmiers, et l'espoir vermeil et ses mille amours, l'ange et la perle, la robe blanche des saules... C'est l'infini et l'étoilé, le chaud, le rompu, le désenivré, et pourtant en même temps le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'oriental, le nu à vif, l'étreint, l'embrassé, le tourbillonnant, quelle science nouvelle! C'est la philosophie providentielle géométrisant les faits accomplis, puis s'élançant dans la vague des expériences pour y ciseler les fibres secrètes. »

Cette belle tirade fut une révélation pour Dupuis et Cotonnet, bien qu'elle les eût fait suer à grosses gouttes; ils comprirent, mais fût-ce définitivement? que le romantisme consiste à employer autant d'adjectifs et d'épithètes que possible. « Notre opinion concluante est que, si l'on rayait tous les adjectifs des livres que l'on fait aujourd'hui, il n'y aurait qu'un volume au lieu de deux, et donc il n'en coûterait que sept livres dix sous au lieu de quinze francs, ce qui mérite réflexion. » Sur quoi, ils signèrent ensemble la dernière de leurs lettres à leur correspondant Musset.

C'est ainsi qu'Alfred de Musset se moque du romantisme. Et pourtant, il lui appartient par toute sa sensibilité, il le représente peut-être mieux qu'un Chateaubriand et qu'un Victor Hugo lui-même. En revanche, il lui échappe par son esprit et par son goût qui le placent dans la lignée de La Fontaine, de Voltaire, de Marivaux et de Beaumarchais. Comme nous parlons ici d'une chaire universitaire, et de l'Université de Berne, nous tâcherons à être plus sérieux que Musset, derrière lequel nous nous retranchons, si nous avons commis le crime de vous faire rire. Mais nous serons bien obligé de le reconnaître comme lui : personne, ni les historiens de la littérature, ni les romantiques eux-mêmes, n'a été, jusqu'à présent, capable de formuler une définition exacte du romantisme.

En revanche, il est possible, il est facile — relativement — de définir le classicisme. Pourquoi? Parce que le classicisme français repose sur des principes rationnels. Or, ce qui est rationnel, ou, si vous le voulez, objectif, se laisse envelopper tout entier dans une définition, tandis que le subjectif est indéfinissable en soi. On définit donc le classicisme parce qu'il repose sur des idées, sur une doctrine fixe, parce que ses aspects les plus divers se ramènent aisément à l'unité. Le classicisme français cherche la perfection dans l'équilibre et l'harmonie; tout ce qui est mouvement, passion, il le fait aboutir à un point de repos et de plénitude; il ordonne l'art à la nature, et celle-ci à la mesure de l'homme. Le romantisme, en revanche, est fondé sur l'instinct individuel, sur l'intuition, l'imagination, la fantaisie. Le romantisme ne cherche point à exprimer ce qui est général, universellement humain, mais ce qui est particulier, exceptionnel. Il est le règne de l'individualisme. Il est aussi le règne du sentiment. Mais l'individu est ce qu'il y a de plus variable dans la société, comme le sentiment ce qu'il y a de plus variable dans l'individu lui-même. De là ces retournements, ces oppositions, ces antinomies qui ne cesseront de caractériser le romantisme. De là ce qu'il y a d'insaisissable, d'incommunicable et d'illimité en lui. Le classicisme s'est fixé dans des chefs-

(1) Leçons professées à l'Université de Berne, dans le cycle d'histoire de la civilisation, 1930-31.

d'œuvre conformes à sa doctrine; le romantisme est en perpétuel devenir : « Je suis une force qui va », et passe d'idée en idée, de théorie en théorie. De Ronsard à Voltaire, tous les classiques se sont trouvés d'accord sur les conceptions fondamentales de l'art, de la nature et de l'homme : il y a autant de romantismes que de romantiques. Avant la guerre, M. Gustave Michaut s'était amusé à recueillir toutes les définitions contradictoires du romantisme que les romantiques avaient étalées sur la table. Nous ne recommencerons pas ce jeu.

Nous ne le recommencerons pas pour cette raison que nous voulons essayer d'y voir clair, et le meilleur moyen, c'est de ne point chercher à emprisonner le romantisme dans une définition de dictionnaire. Le romantisme n'est donc pas une doctrine, mais, comme le dit fort bien M. Jean Calvet, un phénomène complexe et fuyant. On définit une doctrine, on décrit un phénomène. Voici comment nous procéderons :

Nous commencerons par délimiter notre champ historique : nous appellerons provisoirement « romantique » cette période qui, dans l'histoire littéraire de la France, s'étend sur la première moitié du XIX^e siècle, ou, si l'on veut avoir un point de départ et un point d'arrivée, de 1802, date où paraît le *Génie du christianisme*, à 1843, date où Victor Hugo subit l'échec des *Burgraves*. Ceci posé, nous rechercherons les origines du romantisme dans le XVIII^e siècle; nous établirons la suite des générations romantiques, nous caractériserons le romantisme de 1802 et celui de 1830; nous nous arrêterons aux résultats littéraires du romantisme comme si nous voulions établir un bilan; nous analyserons ses deux caractères spécifiques : le goût pour la politique et le « mal du siècle ». Pour conclure, nous déterminerons comment le romantisme a évolué depuis 1843 et comment on peut en découvrir l'essence dans un sentiment presque physique, dans un état de l'esprit et des nerfs, déterminé par une atmosphère qui s'est étendue sur tout le XIX^e siècle.

II

LA FORMATION DU ROMANTISME FRANÇAIS

Le préromantisme du XVIII^e siècle, l'émigration, l'Empire.

Notre première démarche sera de chercher les origines du romantisme.

Sur ce point, nous pourrions être bref, car nous avons déjà traité le sujet l'année dernière, à pareille époque et dans la même salle, au cours de nos leçons sur le XVIII^e siècle (1). Nous nous contenterons donc de résumer l'essentiel.

Le XVIII^e siècle avait dissocié l'idéal classique de l'homme : cet « honnête homme » formé, éduqué par la morale chrétienne, l'esprit de la chevalerie, la culture humaniste, le goût et la politesse des salons, de la Cour; cet honnête homme dans lequel l'élément rationnel et l'élément effectif s'étaient si harmonieusement équilibrés. Le XVIII^e siècle avait commencé par exagérer le culte de la raison jusqu'à provoquer une rupture d'équilibre. Cette rupture s'était manifestée, en philosophie, par un rationalisme qui avait suivi sa pente jusqu'au matérialisme athée, et, en poésie, par un dessèchement de l'inspiration. Ajoutez à cela que la vie de société s'était développée outre mesure, que le règne des salons, avec l'abus de l'esprit et la tyrannie des conventions mondaines, avait fini par menacer d'étouffement toute personnalité. Une réaction n'avait point tardé à se produire, et contre l'omnipotence de la raison, et contre une civilisation sans doute exquise, mais trop raffinée, trop conventionnelle, et passablement corrompue. Ce fut la réaction du sentiment.

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* des 13, 20 et 27 juin, 4 et 11 juillet 1930.

Cette réaction prit la forme du retour à la nature. Il faut entendre, ici, par nature, non plus l'homme, comme l'entendaient les classiques, mais le monde extérieur, la terre, le paysage, les « solitudes ». De même que l'on avait opposé la raison à la foi, on oppose maintenant la nature à la civilisation, et l'homme à la société. Retourner à la nature, c'est affranchir l'homme de la société, c'est revenir par-dessus toute la civilisation, à la vie primitive. Car la nature est bonne, car l'homme est bon puisqu'il fait partie de la nature : c'est donc la civilisation, la société qui l'a corrompu. On reconnaît là les grands thèmes que Jean-Jacques Rousseau est en train d'orchestrer entre 1750 et 1770 avec tant d'éloquence.

Le succès de Rousseau, l'explication de sa prodigieuse influence, fut d'avoir su exprimer, mettre en formules les aspirations vagues de ses contemporains. Mais autour de lui, avant lui déjà, après lui surtout, d'autres influences agissent dans le même sens : le romantisme. Ce sont les influences étrangères, en premier lieu celle de l'Angleterre, avec Milton, Richardson, Young, Thompson, Shakespeare, Ossian; puis celle de la Suisse, avec Haller et Gessner; enfin celle de l'Allemagne, qui se réduit presque tout entière au succès que trouve en France le *Werther* de Goethe. Il faut ajouter à ces influences la découverte des Eddas scandinaves et de la poésie celtique.

Ce qu'il y a de certain, d'acquis maintenant à l'histoire de la littérature, c'est que le romantisme commence vers le milieu du XVIII^e siècle, et que Jean-Jacques est son véritable père. Cette période, qu'on a beaucoup étudiée depuis une vingtaine d'années, on est convenu de l'appeler le *préromantisme*. Nom bien choisi. En effet, tout le romantisme se découvre déjà dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à l'état de tendances, de goûts, modes et théories, mais aussi d'aspirations et d'inquiétudes.

Nous venons de prononcer ce mot : inquiétude. Si nous suivons l'évolution de ce qu'on appelle au XVIII^e siècle la sensibilité, nous constatons ceci : à la veille de la Révolution, cette sensibilité est déjà en train de tourner à l'état morbide que, vers 1830, on désignera sous le nom de « mal du siècle ». Au début, l'homme sensible est un optimiste que l'enfance, la bienfaisance, l'amitié, la nature, la « beauté », le spectacle de toutes les vertus ne cessent d'attendrir, et qui verse à propos de tout ou de rien de douces larmes; il croit à la bonté originelle de l'homme, au progrès indéfini; l'avenir lui est une aurore et il se figure que la Révolution sera une idylle. Mais le voici qui s'abandonne à la mélancolie, recherche la solitude, hante les forêts, les montagnes, les précipices, les cascades, éprouve de plus en plus la nostalgie des âges primitifs et des régions lointaines. Nous arrivons ainsi à ces âmes vagabondes, à ces âmes éprises de changement, qui s'épuisent elles-mêmes dans leur insatisfaction, leur instabilité. Pour une Mademoiselle de Lespinasse, par exemple, l'amour, qui est la grande affaire, ce n'est plus l'amour sensuel, style Louis XV, mais c'est la passion, source de plus de souffrances que de voluptés, et qui pourtant est seule à donner quelque prix à la vie, la passion qui est divine, la passion telle que la concevra plus tard une George Sand. Dans ce trouble des esprits, dans cette irritation des sensibilités, on sent l'approche d'une grande catastrophe qui va détruire un monde, une société, une élite.

C'est par là surtout que s'annonce le romantisme, et qu'il s'annonce tel qu'il sera plus tard, tel qu'il est déjà : non pas une doctrine, mais un état affectif. Une transformation profonde que les conceptions nouvelles, non seulement de la littérature, de la poésie, de l'art, mais encore de la société, de l'homme, de la nature, commencent dès 1750 à faire subir à l'âme française. Ici, nous découvrirons la parenté, intime mais cachée, qui relie le romantisme au mouvement philosophique du XVIII^e siècle, malgré l'opposition fondamentale entre le culte de la raison et le culte de la nature, malgré la différence, l'antipathie qui sépare le philosophe ratio-

naliste ou sensualiste de l'homme sensible, et Voltaire de Rousseau. L'ébranlement que les idées philosophiques ont fait subir aux esprits en leur enlevant la foi religieuse et la confiance dans un ordre royal qu'ils croyaient immuable, cet ébranlement a déterminé le déséquilibre de la sensibilité, l'inquiétude que nous venons de décrire. Et là est le germe, là est le point de départ du romantisme.

Autre fait : dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, le romantisme se prépare comme une réaction anticlassique. Deux causes. La première est l'affaiblissement, le rétrécissement progressif de l'idéal classique au cours du siècle. Ce phénomène se manifeste par l'impossibilité où l'on se trouve depuis Racine de renouveler le théâtre, la tragédie. Nous avons là le problème littéraire le plus important qu'on ait cherché à résoudre entre *Athalie*, le dernier chef-d'œuvre de Racine, en 1691, et la bataille d'*Hernani* en 1830. Renouveler le théâtre, la tragédie, ce fut le souci de Crébillon, de Voltaire, des médiocres successeurs de Voltaire. Ils n'y parvinrent point, à cause de leur respect pour des règles que, n'osant violer ouvertement, on cherchait hypocritement à tourner; à cause de leur vénération, dégénérée en fétichisme, pour des chefs-d'œuvre dont on ne voyait plus que la forme; à cause enfin d'un purisme tremblant et d'une crainte encore plus tremblante du public et des convenances. L'exemple de Shakespeare les hantait pourtant et nous avons le cas Ducis. Ce cas nous démontre l'action lente des influences étrangères. Surtout l'influence anglaise, car, en même temps qu'alors nous assistons en politique au renversement des alliances, nous assistons en littérature au renversement des influences, et l'un et l'autre déconcertèrent les Français, peuple conservateur, parfois jusqu'à la routine. Le préromantisme ne fut un compromis entre la forme, restée classique, et le fond déjà romantique, — compromis où l'on trouve la raison principale de l'avortement. Au cours du XVI^e et du XVII^e siècle, les influences étrangères qu'avait subies la France étaient celles de l'Espagne et de l'Italie, nations latines et catholiques comme elle; encore ces influences étaient-elles allées en s'affaiblissant à mesure que la littérature française se nationalisait. Au moment où le classicisme atteignit à son apogée, autour de 1660, on peut dire que les influences étrangères sont nulles dans la littérature, et que cette littérature s'en est déshabituee. Mais voici qu'elles reviennent plus fortes que jamais, et ce ne sont plus les influences de nations latines et catholiques, oui bien de nations germaniques et protestantes, de nations dont les littératures n'ont pas connu le classicisme ou n'ont subi l'action du classicisme que très superficiellement. Mais, littérature anglaise, littérature allemande, poésie de Suisse ou de Scandinavie, *Alpes* de Haller, *Idylles* de Gessner, drames de Shakespeare, chants ossianiques, sagas d'Islande, et cette inspiration macabre de Young, et ces souffrances du jeune Werther, — même au travers des traductions édulcorées, adaptées au bon goût et rédigées en style classique, — tout cela, c'est la première vague de romantisme qui déferle du Nord sur la France.

Enfin, il y a la théorie. Timide dans l'expression, le XVIII^e siècle se montre d'autant plus hardi dans les idées. La doctrine classique fut le dernier édifice de l'ancien régime qu'il laissa debout. Il n'osa guère, nous le savons, s'y attaquer, comme le feront plus tard, les romantiques. Mais il y eut des aventuriers, Diderot par exemple, — « si quelqu'un est assez barbare, assez classique! » — et Rousseau, pour risquer des coups de main. Les théories essentielles du romantisme, le préromantisme du XVIII^e siècle les a déjà formulées. Il a préconisé la rénovation du théâtre par la suppression des règles, à commencer par celle des trois unités; il a opposé le drame à la tragédie; il a proclamé la supériorité d'une poésie primitive, spontanée, sur une poésie conçue d'après les modèles gréco-latins, étudiée, savante; une esthétique fondée sur le caractère et non plus sur un canon de beauté. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu

échapper à sa logique interne? Celle-ci l'entraînait au romantisme en littérature, comme, en politique, à la Révolution. Sa sensibilité était en pleine réaction contre la « poésie sans poésie » que lui avait imposée la première moitié du siècle. Son sentiment de la nature était en pleine réaction contre le langage des salons, le bon goût des salons, les conventions mondaines. Son besoin de nouveauté, son instabilité, son inquiétude, tout cela le poussait à chercher d'autres formes, le rendait impatient des règles. Plus on avance vers la Révolution, plus on constate une montée d'individualisme, de lyrisme même : Diderot, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre. Mais lyrisme, individualisme sont les caractères les plus apparents du romantisme.

• Nous venons d'écrire : lyrisme, lyrisme romantique. Celui-ci est presque tout entier en puissance dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. S'il ne passe point de la puissance à l'acte, c'est une question de style et de prosodie. Certes le vers de Gilbert, l'alexandrin de Jacques Delille, celui d'André Chénier commencent à s'assouplir, à oser des rejets hardis, des coupes ternaires, à chanter parfois : timides audaces, comme ces premières notes qui restent dans le gosier des merles, aux crépuscules longs à s'éteindre du « printemps », quand les arbres n'ont pas encore de feuilles. Mais le lyrisme qui remplit déjà la prose d'un Jean-Jacques Rousseau, le sentiment de la nature qui colore avec tant d'intensité celle d'un Bernardin de Saint-Pierre n'arrivent point à pénétrer dans le vers. De même l'exotisme, l'inspiration historique, la couleur locale s'arrêtent aux titres, aux décors, aux costumes de la tragédie : *Zaire* est un drame romantique écrit en mauvais vers classiques; on y trouve le coup de poignard, la « croix de mon père ».

La rénovation de la poésie et du vers avorte donc au XVIII^e siècle. Mais ni le prestige du classicisme, ni la timidité du bon goût, ni la sécheresse de l'esprit philosophique, ni l'esprit de Voltaire ne suffisent tout à fait pour expliquer cet avortement. Il y a un autre fait : la seconde moitié du XVIII^e siècle ne se caractérise pas seulement par le préromantisme; elle se caractérise encore par une contre-offensive du classicisme lui-même, par une recrudescence d'hellénisme, par ce qu'on appelle le mouvement du retour à l'antique. La Révolution fut spartiate et romaine; elle considérait d'un mauvais œil l'influence exercée par les littératures de ses grands ennemis, les Allemands et les Anglais. Faut-il y voir la preuve que le romantisme est contraire au génie de la France? Ce serait trop simple sans doute, et ce n'est d'ailleurs pas le moment d'en décider. Mais il est fort possible que le préromantisme n'eût été qu'une mode, superficielle et passagère comme toutes les modes, sans les conséquences politiques et sociales de la Révolution.

* * *

Parmi ces conséquences, il faut citer d'abord l'émigration qui, en jetant hors de France l'élite de la société française, en l'arrachant à la vie de salon pour la vouer à la dispersion, à la solitude, au dépaysement, à la misère, en l'obligeant à vivre dans des pays où les institutions et les mœurs étaient encore féodales, où les littératures étaient déjà romantiques, allait préparer l'entrée définitive en France du romantisme dans le bagage des émigrés. Rappelons que Chateaubriand, Bonald, Joseph de Maistre, Mme de Staël, Joubert et même, en un sens, Benjamin Constant — sans parler d'autres Suisses comme Mallet du Pan et Bonstetten, ni mentionner un Villiers ou un Chamisso restés en Allemagne et devenus Allemands — furent des émigrés; que Lamartine, Vigny, Musset furent des fils ou parents d'émigrés. Tout le premier romantisme, celui de 1802, celui de *René*, du *Génie du Christianisme*, celui de l'*Allemagne*, d'*Adolphe*, des *Soirées de Saint-Petersbourg*, est un produit de l'émigration. C'est par celle-ci, bien plus que par la

...

Révolution elle-même, que se construit le pont entre le préromantisme du XVIII^e siècle et le romantisme du XIX^e siècle.

Cependant, ne l'oublions pas, l'ébranlement causé par la Révolution devait faire nécessairement tomber, après l'ancien régime social et politique, l'ancien régime littéraire : la révolution politique et sociale est faite entre 1789 et 1793; la révolution littéraire sera donc « à retardement », mais elle était inévitable. L'une est la suite de l'autre : les romantiques de 1830 les ont bien sentis, cet intime accord et cette logique des faits. Mais ils n'allaient ne se révéler qu'à leur génération.

Il ne faut pas, ici, séparer l'Empire de la Révolution, car il la prolonge, il l'étend à toute l'Europe. L'Empire fut classique de goût et de décor. Mais ses héros, à commencer par l'Empereur lui-même, ont été les romantiques de l'action. Alfred de Musset diagnostique parmi les causes du mal du siècle cette ardeur guerrière et conquérante d'une jeunesse qui allait être condamnée brusquement à l'inaction, au repliement sur soi-même; la vie militaire d'Alfred de Vigny, l'influence exercée, par cette vie sur sa destinée confirmer ce diagnostic. Baudelaire encore souffrira d'un besoin d'action qui ne trouvera point à s'exercer, d'une « puissance grondante et sans emploi ». Il y a, en effet, de l'impérialisme rentré dans tout le romantisme français. Son culte de Napoléon en est la preuve. Nous n'aurions qu'à citer ici toutes les pages napoléoniennes de Victor Hugo. Le vol de l'Aigle, comme dit d'Esparbès, la « carrière éblouissante et brève » du petit lieutenant corse, cette épopée devait impressionner profondément trois ou quatre générations. Impérialisme, encore un coup : l'homme de France qui a le plus étudié le romantisme, M. Ernest Seillière, ne le définit-il point par l'impérialisme? Il est vrai, dans un sens particulier : le besoin que l'homme éprouve de tout ramener à son « moi », d'établir la suprématie de son « moi », — c'est-à-dire, en dernière analyse, de ses passions et de ses instincts — sur la raison, sur l'univers, en brisant toute règle et toute discipline. Mais n'y eût-il point de cet impérialisme-là, de cette « volonté de puissance » dans le « moi » du grand Empereur? Quoi qu'il en soit, la gloire d'un Bonaparte, ou, à son défaut, celle d'un Murat, — ou tout au moins celle d'un Chateaubriand, conquérant du rêve, mais aussi ambassadeur et ministre des Affaires étrangères, d'un Chateaubriand qui se comparait sans cesse à Napoléon et se mettait avec tant de complaisance en face de lui, — hantèrent l'imagination, surexcitèrent les ambitions de bien des romantiques. De là leur goût pour la politique et leur attitude à l'égard de celle-ci. De là cette idée qu'ils se faisaient, exagérément haute, du poète conducteur de peuples.

GONZAGUE DE REYNOLD.
Professeur à l'Université de Berne.
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

(A suivre.)

**Le IV^e Congrès général de l'A. C. J. B. a étudié :
La diffusion des connaissances religieuses.....**

**Catholiques belges, lisez et propagez
LA REVUE CATHOLIQUE DES
IDÉES ET DES FAITS, le meilleur
organe de diffusion des connaissances
religieuses dans l'élite intellectuelle
de notre pays.**

Enfin !...

Enfin! « Le chat est sorti du sac ». La presse officielle parle des banques.

Une partie de cette presse dit la vérité au sujet de la puissance qui nous gouverne, une autre partie persiste à nier vigoureusement cette vérité, mais enfin, toute la presse en parle. Voilà le principal : l'animal s'est enfui. En ce moment, le chat court partout, et plus personne n'est capable de le faire rentrer dans le sac. Même M. Mutt se rendant à son bureau de Londres par le train de 8 h. 15, a entendu que notre monopole bancaire a donné les ordres décisifs dans le règlement proposé et qu'il le fit d'après d'autres ordres émanant de New-York.

C'est une compensation pour le poids d'une vie qui se prolonge de voir de temps en temps la vérité sortir de terre à la manière des jeunes asperges. Il serait plus exact de dire « comme un champignon », car les asperges réussissent presque toujours tandis qu'il est difficile de produire des champignons qui « manquent » plus souvent qu'ils ne réussissent.

La vérité perce quelquefois si vous lui donnez suffisamment de temps. Il est intéressant de mesurer le processus. Notre ancien hebdomadaire *Eye Witness* fut le premier à dénoncer, il y a quelque vingt ans, la corruption de notre vie publique, la vente des « honneurs » par des politiciens (et de contrats et de telles politiques déterminées). Cinq ans avant que la chose fut mentionnée dans un livre ou deux et que M. Cecil Chesterton écrivit la phrase : « Il existe à Westminster (au Parlement) un marché pour la vente des paires comme il existe un marché pour les légumes à *Covent Garden* ». Mais de nos jours, les livres n'ont guère d'effet et un seul périodique indépendant paraissait impuissant contre la presse officielle. Pourtant cette vérité finit par percer. Nous eûmes la lettre de Lord Roseberry dans le *Times* dénonçant la grossière et dégoûtante corruption de Lloyd George. Elle fut boycottée mais publiée — et maintenant tout le monde admet la corruption des politiciens.

Il en est de même de cette vérité que la principale puissance de gouvernement en Angleterre, aujourd'hui, est détenue par les banques et que nos banques sont dépendantes de New-York. Pour les gens au courant, la chose est évidente depuis 1921. Mais le grand public n'en croyait rien. Et maintenant? Encore deux ou trois ans et pour tout le monde cette vérité aura toujours été vraie.

Est-ce un mal que les banques gouvernent? Pas un mal aussi grand que celui qui résulterait d'un accroissement de puissance des forces gouvernementales secondaires, par exemple la presse jaune et ses propriétaires. Les banques sont aux mains d'hommes capables. La banque n'est pas, comme la politique professionnelle, un jeu que tout le monde peut jouer, une simple question de se pousser les coudes dans une clique. En matière bancaire, une réputation et une fonction permanente ne s'acquiert que par une compétence prouvée et établie.

Mais la médaille a son revers : les intérêts des banques ne sont pas toujours identiques à ceux de la nation. Nous l'avons vu quand les banques ordonnèrent de capituler en Irlande parce qu'elles estimaient que la suppression de la rébellion devenait trop coûteuse. Nous l'avons vu mieux encore quand les banques conclurent l'alliance unilatérale anglo-américaine.

Elles peuvent se tromper en pensant que, dans la question monétaire, la livre sterling peut être sauvée en affamant les chômeurs, en abaissant les salaires et en imposant une capitation extraordinaire aux ouvriers qui travaillent. Elles se sont trompées dans

eur jugement sur l'Europe. Elles crurent que la Pologne ne pouvait pas tenir, que la France dépérissait, que l'Italie fasciste ne durerait que quelques semaines et que la Prusse ressusciterait d'entre les morts. Elles ont cru qu'on pouvait obliger le Reich à payer du 10 ou du 13 % d'intérêt sur des emprunts, sans succomber sous le poids. Elles s'imaginent être à même d'imposer un désarmement continental qui laisserait l'Angleterre et les Etats-Unis les seules puissances puissamment armées et qui libérerait de l'argent pouvant servir à payer des intérêts des emprunts consentis par elles. Nous verrons si elles y réussiront, comme nous verrons si leur plan pour sauver la livre réussira. Quoi qu'il en soit, maintenant que les banques ont donné leurs ordres, nous savons où nous en sommes : et personne ne le sait mieux que ces Anglais dont on attend qu'ils vivront dorénavant avec 15 shelling 4 pence par semaine.

HILAIRE BELLOC.

Liturgie et éducation

La XIV^e Semaine liturgique, qui s'est tenue à l'abbaye du Mont César du lundi 27 au jeudi 30 juillet, fut tout entière consacrée au problème de l'enseignement de la liturgie. Sujet austère et peut-être par trop spécial, mais qui attira cependant de nombreux auditeurs appartenant aux milieux catholiques les plus divers. Les questions, suivant un programme conçu d'une manière fort logique, se trouvèrent réparties de la façon suivante : *première Journée* : principes généraux ; la liturgie dans l'enseignement supérieur ; *deuxième journée* : l'enseignement liturgique à la paroisse : prône et catéchisme ; *troisième journée* : la liturgie dans l'enseignement moyen ; *quatrième journée* : l'enseignement liturgique dans les œuvres d'Action catholique.

La restauration liturgique intégrale implique de toute nécessité une adaptation des formes existantes, manuels et méthodes d'enseignement religieux. Il se pose là un problème très délicat, et on se borna assez généralement, et de propos délibéré, dans cette Semaine liturgique à exprimer des vœux de réalisation immédiate en faisant son profit des situations existantes. Rares furent les orateurs qui, comme le Révérend Père Hanssens, S. J., parlant des séminaires, montrèrent hardiment la nécessité de réformes plus radicales. Il semble bien que cette question de l'enseignement de la liturgie ne soit point encore mûre et que l'idée liturgique doive pénétrer encore davantage les esprits avant que le besoin de certaines corrections se fasse sentir également dans tous les milieux. Telles quelles cependant, les conclusions de cette XIV^e Semaine ne laissent pas d'être intéressantes et méritent de retenir l'attention de tous ceux que préoccupe le grave problème de l'éducation chrétienne.

* * *

Une *première conclusion* qui se dégage avec force des rapports et des échanges de vue, est celle de l'absolue nécessité d'une formation liturgique. La liturgie n'est nullement quelque point secondaire, voire facultatif, au programme de l'éducation religieuse, qu'il s'agisse de l'instruction donnée au catéchisme et au prône, ou du cours de religion à l'école. Et il ne suffirait point de faire appel aux cérémonies et symboles rituels dans l'unique dessein d'illustrer et de vivifier des vérités religieuses par trop abstraites en elles-mêmes. Le pédagogue qui s' imagine avoir fait assez d'honneur à la liturgie en lui ménageant ainsi une place dans son magasin

d'accessoires, se méprend étrangement sur le but même de l'éducation catholique. Sans liturgie, pas de vie chrétienne ; dès lors : sans une solide formation liturgique, pas d'éducation chrétienne digne de ce nom. La formation liturgique est une des tâches obligées, essentielles, primordiales de l'éducateur. Trop longtemps cette vérité a été perdue de vue, et il est difficile de se défendre de l'impression de toucher là une des causes principales de la décadence religieuse actuelle.

Le christianisme n'est pas un système philosophique dont il suffit de se convaincre ; il ne se réduit nullement à une pratique morale à laquelle il suffirait de plier sa volonté ; encore moins est-il un vague sentimentalisme. La vie chrétienne est un fait divin, le mystère de la sanctification surnaturelle de l'humanité par le travail des trois Personnes divines. Et c'est par la liturgie, qui suppose une participation consciente et active du chrétien, même « laïque » (1) ; c'est par l'association des fidèles aux actions rituelles, commémoratives et symboliques, que se réalise en eux cette adoption filiale, cette incorporation au Christ, cette prise en possession par l'Esprit, qui, tout en résultant en une magnifique floraison d'actes libres et bons, n'en est pas moins quelque chose de plus profond et de plus divin qu'un simple déploiement de vertus humaines.

Laisser les fidèles dans l'ignorance de cette vérité fondamentale ; ne point leur apprendre à s'associer pratiquement, avec intelligence et ardeur, à la vie liturgique de l'Eglise ; ne pas développer et intensifier en eux la participation active et consciente aux mystères sacro-saints qui sont le cœur même de la religion, c'est les exposer à ne jamais vivre qu'un christianisme diminué, tronqué, anémique.

Le Reverendi sime Père dom Capelle, dans son allocution finale, attira l'attention des semainiers sur cette situation dramatique : d'une part, les exigences objectives du culte chrétien, le *rationabile obsequium vestrum*, rendu à Dieu « en esprit et en vérité », car : « Nous savons ce que nous adorons » ; et, de l'autre, la situation de fait où se trouve le peuple catholique, qui ne sait plus ce qu'il fait, qui vit dans l'ignorance du sens de ses actes religieux, qui s'est même accommodé de cet état de choses comme d'une situation normale.

Edouard Drumont a écrit d'une certaine catégorie de catholiques intellectuels dont il ne faudrait pas sous-estimer l'importance et le nombre : « Pour les femmes comme pour les hommes de ce monde, qui ont été élevés dans des établissements congréganistes, les rapports avec l'idée divine, le devoir accompli envers Dieu par la prière, l'assistance aux offices, a commencé par être une corvée, un pensum. Ce devoir est devenu ensuite une habitude, et maintenant il est pour la plupart une attitude, une tenue, une pratique, en un mot. Ils en sont tous arrivés plus ou moins, au moulin à prières du Japon... » (2). Corvée — habitude — tenue, voilà la courbe chez le catholique médiocre. Chez quelques croyants zélés, la corvée a pris couleur de tâche sacrée dont ils s'acquittent avec un zèle réel et une édifiante exactitude : question de loyalisme avant tout, ponctualité d'homme d'Eglise. Mais trop rares encore sont ceux qui reconnaissent dans ces offices obligés l'expression spontanée et adéquate de leur sentiment religieux formé sur la *lex orandi* de l'Eglise, en même temps que la source authentique, principale et débordante de leur vie surnaturelle.

M. l'abbé Jacques Leclercq, professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut Saint-Louis à Bruxelles, en parlant de l'importance de la formation liturgique dans la classe intellectuelle, montra avec beaucoup de finesse comment la piété, chez la plupart

(1) Aucun baptisé n'est proprement un « laïque », un « profane ». Le baptême nous a tous consacrés initiés, députés en quelque manière, au culte divin.

(2) Cité par G. BERNANOS, *La grande peur des bien-pensants*, « Edouard Drumont », p. 241.

des jeunes universitaires catholiques, passe par une crise de prestige. Elle leur apparaît comme une forme d'activité inférieure, féminine, puérile. Par contre, il a constaté auprès de ceux d'entre eux qui ont eu le bonheur de grandir dans un milieu liturgique, — et ils ne sont peut-être pas aussi rares qu'il semble le croire, — le respect absolu qu'ils gardent pour la pratique religieuse fervente, dont il leur fut donné d'entrevoir la beauté humaine et la divine transcendance.

Il faut le reconnaître : pas mal de chrétiens instruits de nos jours, dégoûtés par les mièvreries sentimentales, sentant obscurément tout ce qu'il y a de choquants anthropomorphismes — pour mettre les choses au mieux — dans les réflexions et les attitudes que leur propose parfois certaine littérature religieuse, ne soupçonnant d'ailleurs pas les richesses que détiennent pour leur vie spirituelle les grands mystères de la liturgie chrétienne, dont cette littérature ne leur parle guère — bien des chrétiens pensants finissent par se décourager, par se convaincre que, décidément, la piété n'est point leur affaire et par se réfugier dans une espèce de déisme philosophique où les valeurs spécifiquement chrétiennes ne tiennent en somme que bien peu de place.

S'il faut garder au christianisme l'élite sociale — et même la masse, cette masse prolétaire qui, comme le dit éloquemment M. le chanoine Cardijn, se laisse déjà entraîner, dans certains pays, par la formidable puissance émotionnelle des cérémonies communistes, véritable liturgie humanitaire — s'il faut gagner au Christ notre monde moderne, il est grand temps que nous restaurions chez nous cet antique et incomparable Mystère liturgique qui est l'affirmation retentissante du caractère proprement religieux de notre catholicisme, la grande et principale force de la vitalité chrétienne. Il faut le restaurer dans tout son réalisme d'action rituelle collective, de chants exécutés par la foule, de prière à laquelle tous s'associent, de lectures qui s'adressent à l'assemblée tout entière, d'attitudes et de gestes sacrificiels auxquels tous ont à prendre leur part respective, et qui se consomment dans la communion sacramentelle générale. Il faut le restaurer, en un mot, dans toute son efficacité divine et humaine, les facteurs psychologiques naturels et l'influx mystérieux de la grâce concourant pour exalter chez les participants le sentiment religieux et nourrir en eux la sève chrétienne.

Hélas ! trop d'esprits persistent encore à croire que l'indifférence des fidèles dans le domaine liturgique n'est, après tout, qu'une négligence partielle, à côté de tant d'autres, plus graves, dont la correction s'impose avec bien plus d'urgence, un laisser-aller passager, sur un point particulier et secondaire du devoir moral, celui de l'obligation culturelle et de la vertu de religion, de l'hommage collectif et corporel à rendre à la divinité ; une fatigue compréhensible enfin, dont se scandalisent outre mesure et à tort certains intégristes liturgistes, esprits chatouilleux, mentalités un peu superficielles, mesquines et ritualistes... Que ne voient-ils donc que le délaissement, de fait ou de cœur, de la vie liturgique, c'est la soustraction à la direction efficace et positive de l'Eglise, l'abandon aux dangers et à la pauvreté de l'individualisme, de ce qui fait le cœur même de la vie religieuse du chrétien : sa prière, son commerce intime avec Dieu ; c'est le retranchement, de la piété vivante du chrétien, de ces actes sacramentaires, voulues par le Christ même au centre de la vie chrétienne ; c'est, pour beaucoup, la suppression du seul contact qu'ils ont avec le divin et qui assure précisément à leur existence son caractère religieux ; bien plus, c'est le tarissement, total ou partiel, de la source même de la vie chrétienne, qui se nourrit normalement à la participation active et consciente aux rites liturgiques.

* * *

Si la formation liturgique est nécessaire, elle doit être basée avant tout sur un enseignement dogmatique.

Telle est la *seconde conclusion* qui se dégage avec netteté des études de cette Semaine. Le Révérendissime Père dom Capelle y insista fortement dans son discours d'ouverture et, après lui, plusieurs conférenciers y revinrent avec ténacité. Depuis le Révérend Père Hanssens, l'éminent et sympathique professeur de Théologie liturgique à l'Université pontificale grégorienne de Rome, qui parlait du cours de liturgie au séminaire, jusqu'à M. l'avocat Van den Berg, qui s'occupa des cercles d'études de l'Action catholique, en passant par ceux qui traitèrent de l'enseignement moyen et de l'instruction proprement paroissiale, les conférenciers furent unanimes à constater ce même besoin d'une synthèse dogmatique. Décidément le temps semble passé où l'on s'obstinait à ne voir dans l'enseignement liturgique qu'une ennuyeuse étude de rubriques, de curiosités archéologiques, d'un symbolisme irréel et alambiqué. Partout on réclame un exposé organique des grands dogmes fondamentaux qui sont à la base de la liturgie de l'Eglise. On veut restaurer ces notions élémentaires du caractère proprement surnaturel et divin de la vie chrétienne, de la valeur rédemptrice de la mort et de la résurrection du Christ, du rôle sanctifiant de l'Esprit dans l'Eglise et par sa liturgie.

Mais si on est d'accord sur la nécessité d'un exposé dogmatique, on ne l'est plus quand il s'agit d'assigner les méthodes pratiques de l'enseignement de la liturgie. Deux systèmes sont ici en présence, qui se rencontrent à n'importe quel plan de l'instruction religieuse. Faut-il faire à la liturgie une place à part, en créant une nouvelle discipline à côté de celles qui existent, ou convient-il plutôt de compléter, et peut-être de refondre un ou plusieurs chapitres déjà inscrits au programme des études religieuses ? Nous n'avons pas à trancher ici ce problème sur lequel on ne semble pas être arrivé, pendant cette Semaine, à un accord complet. Mais il sera peut-être bon de faire remarquer qu'en dehors des considérations pratiques d'opportunité et de convenance, qui, certes, sont ici d'un très grand poids, la solution du problème dépendra cependant, en premier ressort, de l'idée qu'on se sera faite de la liturgie et de la place qui lui revient dans l'ensemble de la vie religieuse.

Pour qui a compris que la liturgie n'est point seulement la partie extérieure, cérémonielle et décorative du culte, mais ce culte lui-même dans ce qu'il a de plus essentiel, en tant qu'il est d'institution et d'efficacité divines, il ne peut plus faire de doute que c'est avant tout en parlant de la mission sacerdotale de l'Eglise et de ses sacrements, que le curé ou le professeur de religion devront faire comprendre à leurs auditeurs l'importance et la portée de la vie liturgique, en rattachant intimement le détail sensible à la réalité intérieure et invisible.

Le Révérend Père Hanssens, qui insista beaucoup sur l'importance de l'enseignement dogmatique, réclama pour la théologie liturgique une place à part, à côté de la théologie dogmatique et morale. Ainsi il n'admet point que les principes du culte chrétien ressortissent au traité de l'Eglise et des sacrements. Cela tient, semble-t-il, à la définition trop peu compréhensive que le Révérend Père donne de la liturgie, culte de l'Eglise. Le culte, dit-il, se limite par essence à procurer l'honneur de Dieu. Tout ce qui dépasse cette œuvre, en quelque sens que ce soit, n'est plus culte. Ainsi les sacrements ne seraient pas des actes du culte en tant qu'ils sanctifient les fidèles, mais seulement dans la mesure où ils sont des moyens de rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû. Pareille conception s'arrête trop, semble-t-il, au sens générique, et purement philosophique de la notion de culte. Telle quelle, celle-ci nous livre sur l'essence intime de la liturgie chrétienne aussi peu de données positives que la théodicée, quand elle définit Dieu comme le Premier Moteur, ne nous en fournit sur le mystère de la vie des trois Personnes divines. La notion générique de culte, pour convenir à la liturgie chrétienne, doit être spécifiée par l'appro-

sition : « de l'Eglise ». Or la réalité vivante du culte de l'Eglise déborde de toutes parts cette conception déiste et juriste que semble suggérer l'abstraction philosophique, et qui, dans la liturgie qu'une espèce de culte d'Etat, organisé par la société religieuse qui est l'Eglise, pour permettre à ses adhérents de s'acquitter régulièrement du devoir qu'ils ont de rendre à la Divinité un hommage corporel et collectif. « L'honneur dû à Dieu » que procure la liturgie chrétienne, n'est autre chose que l'édification de ce corps mystique, de cette humanité sanctifiée et glorieuse, que le Christ, au jour de la Parousie, doit présenter à son Père. La liturgie chrétienne nous incorpore au Christ dans ses actes successifs par lesquels Il a atteint sa propre gloire. Elle associe chaque fidèle aux actes, à la mort et à la résurrection surtout, de son chef. Elle est faite de *mystères*, c'est-à-dire d'actions sacrées, que nous accomplissons en participant, par des rites symboliques et commémoratifs, avec foi et amour, aux actes du Sauveur; et que Lui-même accomplit en réalisant en nous, par eux, l'efficacité sanctificatrice de ces mêmes actes. Le culte de l'Eglise est spécifiquement mystérieux et c'est de cette notion de mystère, de *sacramentum* qu'il faut partir pour lui trouver sa place en théologie. C'est en parlant de l'Eglise qui « adore en esprit et en vérité », qui vraiment honore Dieu parce que tout son culte est une association de l'homme à la vie du Christ, qu'il convient, semble-t-il, de traiter de la liturgie.

* * *

Il est enfin une *troisième conclusion* qu'on semble pouvoir déduire des conférences et des échanges de vue de cette Semaine liturgique. Il ne suffit point d'enseigner, il faut par-dessus tout donner une *éducation liturgique*. L'instruction qui fournit à la raison et à la mémoire des notions et des doctrines, ne peut suffire là où il s'agit avant tout de pratiquer et de vivre. La liturgie n'est pas un savoir, elle est action et vie. Il faut donc par-dessus tout éduquer, former à la pratique liturgique.

Or, toute méthode d'instruction n'est pas une méthode d'éducation. Il en est telles, au contraire, qui déforment, au lieu de contribuer à éduquer. Ainsi, dans notre domaine, certains films et jouets liturgiques (pour autant qu'ils reproduisent les Actions saintes), excellents moyens d'instruction, induiraient facilement, de l'avis de beaucoup, à déformer le sens liturgique chez les enfants et les adultes. Ils tendent à accréditer cette erreur, déjà trop répandue, que la liturgie est un simple spectacle auquel il suffit d'assister en spectateur muet et passif, qu'il s'agit de savourer comme un produit incomparable d'art religieux, dont il importe de voir tous les détails. Or, la liturgie n'est pas un spectacle, elle n'est pas une cérémonie officielle d'apparat, elle est la prière de la communauté chrétienne assemblée devant son Dieu, elle est une action collective, action mystérieuse où, sous le voile des gestes et des rites commémoratifs et symboliques, s'accomplit une réalité à la fois redoutable et touchante. Le Christ est là, qui continue de vivre parmi nous dans ces rites : *quod itaque redemptoris nostri conspicuum fuit, in sacramenta transivit*.

Et puis à laisser l'américanisme envahir ainsi le sanctuaire, nous risquons de compromettre définitivement ce qu'il y a de plus précieux, ce sentiment qui est la base psychologique ultime de tout culte et de toute liturgie, le sens, si émoussé déjà de nos jours chez les fidèles, du sacré, le respect profond, le besoin de s'abîmer dans l'adoration devant le Saint, le Divin, l'Inexprimable, l'Inaccessible. Communiquer à l'enfant ou à l'adulte quelque chose de ce respect religieux, de cette *timor Dei*, de ce sens du sacré, est infiniment plus important que de lui apprendre par le détail les rites et les fonctions liturgiques (1).

Le meilleur, l'unique moyen d'éduquer à la liturgie est de se

laisser former par la pratique liturgique exacte. Tout l'enseignement liturgique n'aboutira à rien, ou à peu près, aussi longtemps que la vie liturgique à la paroisse, au séminaire ou au collège, n'aura pas été organisée d'une manière logique. La pratique illogique effacera l'idée juste; le geste faux détruira la doctrine exacte. On pourra bien donner à ses habitudes pieuses une teinte, un vernis liturgique; aussi longtemps que la pratique sera « irréaliste », on n'entrera pas dans le sanctuaire intérieur de la liturgie, on n'en expérimentera pas la valeur réelle et vivante...

On insista, dans cette Semaine, sur plusieurs réformes utiles. Retenons-en une seule par manière de conclusion finale. Que l'objectif principal de tous nos efforts de liturgistes soit la célébration intégrale de l'Eucharistie dominicale! La messe paroissiale du dimanche est le centre de la vie liturgique des fidèles. Rendons-lui son efficacité pleine et opérante. Habitons les fidèles à y participer en prenant leur part active à l'Action sainte; c'est-à-dire apprenons leur : 1^o à chanter ensemble l'Ordinaire de la Messe, ces prières sublimes et viriles du *Kyrie*, du *Gloria*, du *Credo*, legs de l'antique Eglise, et qu'ont chanté toutes les générations chrétiennes; 2^o à faire attention aux oraisons du prêtre, à y répondre, à se les approprier; à suivre les chants de la *Schola*, qui contiennent les plus beaux versets des Psaumes, admirablement mis en relief par la musique; à écouter les lectures de l'Ecriture Sainte qui leur seront expliquées au prône; 3^o à comprendre le sens de l'Action sainte et les prières du Canon, ce qui suppose évidemment toute une initiation dogmatique sur la Rédemption et le Sacrifice eucharistique; 4^o à participer au sacrifice, suivant le désir du Concile de Trente, non seulement intérieurement, mais, d'une façon qui corresponde pleinement à sa nature, par la communion sacramentelle; 5^o à faire de cette célébration hebdomadaire de l'Eucharistie, de cette messe dominicale de la paroisse, le centre de leur vie religieuse.

On reproche souvent aux liturgistes d'être des théoriciens. « Donc soyons pratiques. Eh bien! des millions de Belges (pour ne parler que de ce petit pays) se réunissent, tous les dimanches, dans le but exclusif d'assister à une cérémonie liturgique; sous la présidence d'un chef qui est, par délégation divine et humaine, le ministre de la liturgie, dans des locaux spacieux, élevés au centre de toutes les agglomérations, exclusivement destinés au culte et consacrés à cette fin, pour accomplir une œuvre qui, d'après Pie X (et vous nous avez concédé notre thèse théorique), est la source première et indispensable de la vie chrétienne. Voilà un fait tangible, une réalité matérielle, dont nous sommes témoins tous les dimanches et jours de fête.

» Faisons de cette réalité insuffisamment opérante, ce qu'elle doit être : un acte vital. Entreprise pratique s'il en fût! Pas n'est besoin de grouper au prix d'efforts quelquefois héroïques, des auditoires nombreux et persévérants : tous les dimanches, ils sont des millions. Le programme et les orateurs sont, pour le chrétien, incomparables : le drame du Calvaire et le ministre de Jésus-Christ. Le local est là qui nous dispense d'entreprendre le dur métier de bâtisseur. Enfin l'œuvre s'accomplit quand même; matériellement rien n'y sera changé.

» Tout est prêt : il reste à intensifier la vie de ce corps. Peut-on contester un instant le caractère *pratique* d'une telle entreprise? Elle demande du temps, de la patience, de la persévérance. Mais rien de vraiment pratique ne se fait sans cette collaboration toujours pénible aux hommes d'un jour : le temps ne respecte pas ce que l'on a voulu faire sans lui. » (1)

Attelons-nous à cette besogne, faisons « passer une âme dans ce corps engourdi, *ossa arida audite verbum Dei...* ».

DOM GOMMAIRE LAPORTA,
Moine bénédictin.

(1) Dom LAMBERT BEAUDOUIN, *La piété de l'Eglise. Principes et faits*, pp. 45-46.

(1) Comp. l'article de GEORGES DUHAMEL, « Message aux princes des prêtres », paru dans *Candide* et reproduit, en partie, ici même, au numéro du 7 août 1931, pp. 22-23.

Contribution à l'analyse du roman policier

Qui dit roman d'aventures, dit trop souvent roman policier — et vice-versa. Le public n'établit pas toujours la discrimination entre ces deux genres. Le premier, cependant, le roman d'aventures, tire en général sa séduction des péripéties de l'action, de la description de paysages nouveaux, et, pour tout dire d'un coup, ne nous propose pas, comme le roman policier, la solution d'une énigme. Nombreux sont les romanciers d'aventures que le public et la critique s'accordent aujourd'hui à admirer; l'Académie française, l'austère Académie française elle-même, ne vient-elle pas d'en accueillir un dans son sein en la personne éminemment sympathique de Pierre Benoit, l'auteur de *Mademoiselle de la Ferté* et d'*Erromango*?

Le roman policier est d'un genre beaucoup plus ingrat parce que, d'abord, beaucoup plus limité. L'auteur se voit toujours obligé d'accumuler énigmes et points d'interrogation et d'égarer sur de fausses pistes, par mille artifices, le lecteur avide d'apprendre qui a volé ou qui a tué. Le procédé, à tout prendre, est assez rudimentaire et l'on comprendrait parfaitement qu'il lasse par sa répétition.

M. Guy Crouzet écrivait dernièrement à ce sujet dans un périodique parisien :

Il y aurait une longue étude à faire sur le goût du public pour les livres de ce genre, dont la vogue n'a cessé de croître depuis une douzaine d'années. Tous les libraires vous diront que la crise, la jameuse crise n'atteint pas ce que les Anglais appellent les « détective-novel ».

Tout en constatant que les Anglo-Saxons sont des maîtres incomparables dans la technique de ce genre de roman, M. Guy Crouzet s'amuse à nous montrer un scénario-type, l'un de ceux qu'on pourrait ranger sous cette rubrique : *scenarios à ne plus faire*. Il écrit :

L'expérience et la pratique ont imposé, petit à petit, une sorte de cadre idéal au roman policier britannique, celui où jouent le mieux les partenaires familiers d'une partie toujours nouvelle. Ce cadre, qu'on n'a pas besoin de décrire longuement, veut une vaste maison de campagne de l'époque victorienne, à deux heures d'auto de Londres, avec beaucoup de lierre grim pant et de pelouses découvertes; dans la capitale, deux ou trois garçonnières, un restaurant élégant, et éventuellement une fumerie d'opium à peu de distance de la Tamise. Distribuez au mieux le vieux colonel retour des Indes, le jeune et naïf attaché au Foreign Office, l'agent du Service secret, l'héroïne blonde et l'héroïne brune, la vieille tante maniaque, et l'ami fidèle qui sauvera la situation au dernier moment. Placez avec soin, dans une pénombre discrète, l'X qui sera démasqué aux dernières pages, ou écrira la confession publique de son crime, après avoir paru insoupçonnable entre tous. Secouez et servez. Deux romans policiers sur trois relèvent de cette recette, et c'est le troisième qui est le moins bon...

Hélas, oui, l'expérience, la pratique et — il faut bien le dire aussi — le goût du public forcent les auteurs de romans policiers à se répéter sans cesse. Pour nous, nous pensons qu'il appartient aux romanciers d'aujourd'hui de faire tendre tous leurs efforts à rajeunir un genre terriblement exploité. Tournons le dos aux formules : un livre ne vaudra jamais que parce qu'on y aura mis, un sujet sera bon ou mauvais d'après la façon dont il aura été traité. Il n'y a donc pas de raison pour que le roman policier ne jouisse pas un jour de l'unanime faveur au même titre que le roman psychologique ou toute autre œuvre littéraire.

Aujourd'hui, contentons-nous d'admirer Edgar Allan Poe pour ses *Contes* hallucinants et G. K. Chesterton à qui l'on est redevable de ce personnage extraordinaire, le P. Brown, que son père spirituel décrit en ces termes :

Son visage était aussi rond et aussi banal qu'une pomme du Norfolk; ses yeux étaient aussi vides que la mer du Nord. Il eût provoqué la pitié de son pire ennemi. Il avait un gros parapluie rapiécé qu'il laissait constamment tomber par terre. Il ne semblait pas distinguer la partie « aller » de son billet de la partie « retour ».

Toute la platitude des plaines de l'Essex s'alliait en lui à une pieuse candeur.

Eh bien, lorsque vous saurez qu'il n'est pas d'énigme aussi embrouillée que ce misérable petit prêtre ne débrouille, vous admettrez sans doute qu'il y a, dans le genre policier, dans ces romans étriqués mais qui peuvent s'agrandir sans cesse en profondeur, un quelque chose qui nous échappe et qui touche aux contes de fées. Les romans policiers ne sont-ils pas, d'ailleurs, les derniers contes de fées, les derniers romans de chevalerie? Rien d'impossible au sympathique détective, c'est lui qui détient la dernière baguette magique dont il fera usage pour sauver l'ingénue d'un sort affreux et confondre le criminel dont le nom, le vrai nom, sera, par surcroît, enfin livré à tous... Ainsi se joue le jeu.

Cherchez le coupable... La formule rappelle celle des devinettes à un sou que nous achetions dans notre enfance : *Le berger a perdu l'une de ses brebis. Trouvez-là... Le lion s'est échappé de sa cage. Bonne récompense à qui dira où il se cache...* Lorsqu'on a lu quelques romans policiers et, surtout, assisté aux représentations de quelques films inspirés de ces romans, on devient très habile au jeu. Rien de plus facile que de procéder à l'élimination des personnes qui ne peuvent pas être coupables, malgré les apparences toujours trompeuses, du forfait toujours horrible dont on les accuse.

Ce pourquoi, nous insurgent contre le sempiternel procédé, nous nous refusons à admettre que la principale séduction d'un roman policier, c'est son issue. Mais d'où vient, alors, me direz-vous, que la lecture du plus palpitant roman de ce genre perde tout son charme dès qu'on en a deviné ou que l'on en connaît la fin? D'où vient qu'on ne relit que très rarement, pour ne pas dire jamais, un roman policier? Cela tient à beaucoup de raisons... D'abord, à ce qu'ils sont mal écrits. Prenons l'exemple de Gaston Leroux, un des maîtres du genre. Rarement auteur est parvenu, dans chacune de ses œuvres, à créer mieux l'atmosphère, à mieux camper ses personnages, à mieux tenir haletant, son lecteur, surtout, d'un bout à l'autre de la plupart de ses livres, fussent-ils en deux volumes comme cette prodigieuse *Poupée sanglante*. Hélas, Chéribi ne parle guère le français et Rouletabille a gâté le sien dans les milieux les plus divers. Et Maurice Leblanc, le père d'Arsène Lupin? Leblanc, qui est loin de posséder l'imagination de Leroux, a tout simplement eu la bonne fortune de créer un type particulièrement réussi (réussi au point de vivre, semble-t-il, d'une vie indépendante), de camper un héros sympathique à tous, que les femmes du monde peuvent se représenter comme un *clubman* tiré à quatre épingles et les mininettes comme un beau garçon nanti d'une faconde de chef de rayon au comptoir des cravates, dans un grand magasin... Arsène Lupin plaisant aux femmes, le tour était joué. Aussi, si vous me demandiez de vous citer une œuvre appartenant au genre policier et qui ait en même temps quelque valeur littéraire, ne pourrais-je que vous répéter les noms d'Edgar Allan Poe et de G. K. Chesterton, encore que ce dernier ne soit pas un auteur de romans policiers, qu'il ait créé son Père Brown par une sorte de gageure et que ses œuvres aient été traduites, ce qui ne peut que leur ôter de leur caractère. Balzac, du reste, n'a-t-il pas apporté une contribution à cette sorte d'ouvrages avec *Une Ténébreuse Affaire*? Nous ne pouvons encore manquer de citer, parmi les auteurs contemporains, Agatha Christie, Anglaise également, auteur de ce petit chef-d'œuvre : *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, et j'espère que M. René Golstein ne se froissera pas si je le range parmi les auteurs de romans policiers en disant tout le bien que je pense de *Mon Crime est à moi*, satire si parfaite qu'elle en devient, par la même, un modèle du genre.

Faisons un petit sourire, en passant, à Edgar Wallace, le grand tueur (le grand « saigneur » dirait Rachilde) qui occupe à lui tout seul des vitrines de librairies tout entières, Edgar Wallace, que l'on a mis en chanson et qui, si l'on en croit la légende, écrit un roman par jour, et fournit quelquefois des tuyaux, et non des moindres, à Scotland Yard. Toutefois, nous pensons, avec M. Crouzet, que ces livres sont bâclés, écrits et pensés en grande série, ficelés n'importe comment et totalement dépourvus du moindre agrément de style. Et pourtant, « un Wallace » est toujours accueilli avec joie par les amateurs, tant le romancier connaît son métier et pratique avec habileté les recettes dont nous parlions plus haut. Citons, pour clôturer cette liste, M. Georges Simenon, un Liégeois, qui a entrepris de publier un roman par mois et s'en tire tout à son honneur, encore que ses mérites soient uniquement d'ordre littéraire. Son commissaire Maigret est trop « Français moyen »

pour faire travailler les imaginations et M. Siméon sacrifie trop facilement son intrigue à l'atmosphère. *Atmosphère un peu terne de fait-divers dominical*, écrit M. Crouzet. *Le roman policier authentique vaut d'abord par le plus ou moins de rigueur du problème qui y est posé, ensuite par l'art avec lequel l'intérêt est ménagé jusqu'à la fin et l'engrenage plus ou moins serré des péripéties; il relève de l'algèbre, de l'architecture, de la mécanique et de la logique en même temps que de l'imagination: le roman policier idéal serait inhumain, presque abstrait.*

Abstrait? Peut-être pas... Si je suis venu moi-même au roman policier, après avoir débuté par la fantaisie pure, c'est que j'y ai été poussé par une sorte de dévotion enfantine au merveilleux que je souhaite conserver toujours intacte en moi et que je voudrais préserver chez les autres. Les fées ont trouvé refuge dans ces endroits communément appelés par le profane : *lieux du crime*.

Mais, m'a-t-on quelquefois demandé, reconnaissez-vous au roman policier une portée sociale? Sans aucun doute. D'abord, un roman policier a toujours une fin morale, on y voit le bien triompher du mal, saint Georges terrasser le dragon. Je vous entends formuler une objection. Vous voyez bien, me dites-vous, que vous reconnaissez vous-même le côté conventionnel, artificiel, du genre? qu'espérer jamais d'histoires qui finissent toujours bien? Pour ma part, j'ai la faiblesse de préférer, aux livres réalistes, la fiction qui consolide mon optimisme. Entre le livre qui finit bien et celui qui finit « comme dans la vie », il y a toute la différence qu'il y a entre la littérature d'imagination et la littérature naturaliste et populiste. Je pense que, à tout prendre, les romans policiers éveillent, font travailler et enrichissent les imaginations enfantines — ce pourquoi, on peut, on devrait leur assigner (à certains d'entre eux, tout au moins, judicieusement choisis) un rôle éducateur. A un certain âge, le style échappe complètement à l'enfant dont l'esprit seul est éveillé; la lecture ne fait alors que lui suggérer des images, des images mille fois plus belles que celles des albums que vous lui donnez. Le roman policier, par la place qui y est dévolue au raisonnement, peut également développer les facultés de déduction chez l'enfant, c'est-à-dire le forcer à réfléchir tout en l'amusant. Malgré lui, pendant la lecture, son esprit travaille et il gagnera à ce jeu, entre autres choses, un sens plus aigu de l'observation. Mais, m'objecterez-vous encore, ne craignez-vous point que ces récits de meurtres ne soient d'une mauvaise influence sur des esprits puérils? Nous ne le pensons pas. Rien de moins réaliste, en effet, qu'un roman policier. Seuls, les caractères sont pris à des individus rencontrés dans la vie quotidienne; les situations, le dénouement appartiennent à la chimère, au cauchemar, au rêve. Comme je l'ai dit ailleurs : « Ouvrez le roman policier avec un cœur d'enfant car il est plus près du poème que de la vérité ».

Au contraire, les trop fameux « hebdomadaires des faits-divers » tirent leur séduction de leurs images vraies (ici, plus d'images, d'ailleurs, mais des photographies), de leurs textes sordides, de tout ce qui flatte l'instinct et éveille les curiosités morbides... Ils nous auront toutefois appris que la vie va plus loin que n'importe quel romancier et que l'imagination la plus active, dans ses plus fous développements, demeure au-dessus de la réalité.

STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN.

Le grand monde

Au collège, dans les sermons de retraite, les prédicateurs nous parlaient avec horreur de quelque chose qu'ils appelaient le Monde. Aucun ne s'est donné la peine de m'expliquer très bien ce qu'il entendait par là. J'ai vu plus tard des mères vertueuses conduire dans « le monde » des filles qui ne l'étaient pas moins. Et puis à ce monde se sont ajoutés d'autres Mondes qui se toisaient tous plus ou moins. Jusque dans les milieux les plus avancés, il y a un « Monde ». Même chez ceux qui font profession de détruire les Privilèges, il demeure une certaine révérence pour les anciens privilégiés et en tout cas une certaine connaissance des hiérarchies salonières. Beaucoup même se flattent d'en connaître à fond

le mécanisme et le montrent volontiers. Arthur Meyer n'est plus, qui n'aimait les généalogies que pour en mieux connaître les héritiers. On peut adorer la généalogie sans pour cela être snob; mais quand on est vraiment snob un minimum d'érudition s'impose en ces matières. Le Monde, et plus spécialement le Grand Monde, c'est en somme, dans l'arrière-pensée de chacun, le monde titré, et les plus avancés comme les plus affranchis chercheront chez chacun « l'origine ».

Or, en cette période démocratique où le titre n'est plus qu'une étiquette, le titre a pris une importance extraordinaire. C'était, jadis la récompense aux serviteurs de l'Etat. Ceux-ci l'acceptent encore avec avidité et ceux qui n'ont pas servi du tout la demandent avec d'autant plus d'empressement. Beaucoup d'étrangers, aux sessions de Genève, en feuilletant le gotha des délégations, trouvent bien collet monté cette délégation belge où pullulent les baronnies et les vicomtés. Le Monde, c'est cela malgré tout, et le talent comme la fortune n'y pénètrent que s'il se font consacrer par des tortils. Sans eux, on peut être reçu dans le monde, on n'est pas du monde, mais seulement du monde finance ou du monde barreau ou du monde-université. Il y a même un monde-sport où le monde-cheval fait figure d'aristocratie. On peut arriver à une baronnie par le cheval, mais ce sera difficile. La meilleure façon est encore de se faire faire baron, tout en montant beaucoup et bien à cheval. L'équitation est avec la littérature, le Sénat et les bonnes œuvres une bonne savonnette à vilains. Les concours hippiques sont de ces fêtes où l'on fraternise au buffet et aux tribunes dans la pratique d'un même snobisme. Au-dessus et en dehors le Jockey Club fait figure d'académie qui régenté à la fois les concours et les courses. Car les courses vont à part et le monde-courses n'est pas du tout le monde-cheval. L'état de propriétaire de pur sang autorise tous les sangs mêlés et c'est le public le plus âpre à sélectionner les chevaux qui se sélectionne le moins lui-même. En France le monopole du cheval *thoroughbred*, ou autochtone, appartient à une profession de messieurs en *child*, en *cheff*, en *poulo*, et en *tielos*, quand ce n'est pas en *khan* ou en *Roz*. En Belgique, on est Belge; mais la quincaillerie, le savon ou les grands magasins peuvent mener aux lauriers des hippodromes sous l'œil bienveillant de trois commissaires qui sont du quartier Léopold. Les concours et la catégorie des promenades en paper hunt ou drags sont classés parmi les amusements et réservés au sang bleu et aux uniformes. Qui dit amusement dit donc élégant et l'on n'est vraiment reçu dans ce grand monde que lorsque l'on est admis à s'amuser avec lui.

C'est donc là qu'il faut en venir en un temps où tout le monde « a ses occupations » et où tous les jeunes gens « travaillent ». On peut être l'intime des plus vieilles maisons. On ne sera vraiment de leur monde qu'en y allant pour s'amuser. Un ministre, un général ou un diplomate peuvent être priés à des battues ou à des dîners. Ils y sentiront bien s'ils y sont comme ministres ou comme amis. A eux les places d'honneur et les plus belles pièces, mais on ne les tutoie pas et ils devineront bien qu'en sortant de là une certaine jeunesse dira « ouf ». Bien plus, il faut marquer une certaine habitude de n'avoir rien à faire. L'institution des *week-ends* est suggestive à cet égard. Dans la grande république des gens en vue qui se mêlent, se poussent, s'invitent en se bousculant et se bousculent en s'invitant les *week-ends* sont le critère qui remplace les « séries » de jadis. Depuis qu'on travaille beaucoup plus et que les autos vont plus vite on peut gagner la campagne pour quarante-huit heures et s'y amuser. Dans ces villégiatures, les fonctions publiques et la très grosse fortune peuvent tenir lieu de blason, mais de nouveau sans outrepasser les quarante-huit heures. Et puis les amitiés ministérielles sont passagères par nature. Ceci a valu, un jour, à un prince de chez nous une réponse excellente de la fille d'un Premier ministre travailliste. Ce prince lui disait en quittant : « Quand vous passerez en Belgique, ne manquez pas de venir me voir en Hainaut ». A quoi la jeune prolétarienne a répondu très gentiment : « Est-ce que si papa n'est plus Premier ministre, l'invitation compte encore? » Ici le dialogue se faisait entre diplomates qui connaissaient assez leur métier pour en apprécier toute la saveur. Que de ministres ont quitté des chât aux sans se douter qu'on n'avait guère invité que leurs maroquins.

Ce n'est pas que les gens « du monde » n'apprécient pas les titres politiques ou financiers de leurs invités occasionnels. Au contraire, ils les citeront volontiers, un duc ne néglige pas de citer un avis de son voisin M. Franquai. De leur côté, les barons d'hôtels de ville et à parchemins de papier buvard aimeront dire que leur

amie la comtesse une telle leur a demandé leurs impressions. Il n'empêche que si à table leur chaise est plus proche de la maîtresse de maison, cette chaise n'est là que pour la circonstance. Toute la différence reparait dans les mariages. Il faut se garder alors de s'y connaître trop bien. A la reine Mary qui annonçait les fiançailles de son fils le duc d'York, lord Curson disait avec grâce : « Moi, Madame, je me suis marié aussi en dessous de mon rang, et deux fois. Les deux fois je m'en suis bien trouvé ». On en ricana et on en ricane encore dans tout le grand monde anglais. Curson de Kedleston n'était que fils de baronnet. Il est vrai qu'un Derby ou un Devonshire n'aurait jamais commis un « cuir » de cette dimension. On doit connaître les liens de parenté des gens bien nés mais ne pas faire étalage de cette connaissance et surtout ne pas traiter comme gens connus ceux avec qui on n'a jamais déjeuné.

Le plus délicat dans ces questions, réside dans les amitiés authentiques. Après tout, on peut avoir été, sans être né, le meilleur camarade de régiment ou d'université d'un Grand d'Espagne. On ne peut pas le lâcher parce qu'il est trop haut ni l'inviter trop parce qu'il n'osera pas refuser de crainte de froisser. La seule vraie amitié ne peut se retrouver alors que dans l'égalité professionnelle des carrières militaire, diplomatique ou littéraire. Si le Grand d'Espagne se retire sur ses terres il ne sera plus qu'un homme du monde et jamais personne ne pourra lui dire si les gens qu'il reçoit sont des amis ou simplement des snobs.

L'art de s'amuser est donc un critère important. Celui de s'ennuyer l'est beaucoup plus encore. Je ne parle pas des visites qui ont du bon et même du bristol déposé aux portes cochères. C'est une marque d'éducation et par conséquent de civilisation qui a sa valeur et que la jeunesse américanisée ou qui se croit telle néglige trop. Il faut aussi avoir des attentions particulières aux vieilles dames et aux vieux messieurs et c'est encore très bien. Mais l'ennui véritable est le propre de certains concours hippiques et surtout de certains cercles. Là seulement règne l'ennui chic. Rien n'égale la sombre désespérance des clubs aristocratiques. Il faut pourtant en être et pour beaucoup il faut y aller. Ces institutions sévissent en certaines villes de province où ne pas en être équivalent à une déchéance. Une présidence d'un de ces sanhédrins a la valeur d'une magistrature. Quand une nouvelle couronne ne tient pas très bien encore sur une tête, il est bon que cette tête se promène un peu dans un grand cercle. Mais toujours à la condition que son propriétaire soit « du monde » car les barons qui ne sont pas du monde n'y peuvent évidemment prétendre. Sans quoi le Cercle déchoit et on entendra dire que dans ses salons on trouve un monde « de plus en plus mêlé ». Ce genre de sonnettes occupe l'opinion et les propos des thés de dames. Quand un haut roturier se fait blackbouler, c'est une affaire énorme. Il vaut mieux pour lui se cacher un peu pendant quelques mois.

Le tutoiement et l'usage des prénoms sont un indice sûr d'intimité partout où ne règne pas le snobisme. En général dans un pays comme la Belgique, tous les contemporains d'un même cercle social s'appelleront par leur prénom ce qui est normal puisque leurs mères les auront fait jouer ensemble dès leur jeune âge et qu'ils se seront retrouvés à cette multitude de cérémonies matrimoniales ou funéraires qui sont l'occasion pour un même monde de tenir ses diètes. Quand on parvient au grand monde, les cortèges de noces et les catafalques sont des assemblées ocuméniques. C'est là que se retrouvent les gens qui se tutoient. C'est là que doivent se surveiller les autres. A ceux-ci il importe de ne pas tutoyer trop haut quand ils en ont le droit, ou trop vite quand ils ne l'ont pas encore. Ils peuvent, en parlant d'un duc, l'appeler Jacques. Cela ne prendra pas. Tout le monde sait très bien que le duc ne le leur rend pas. D'autre part, il faut bien citer les gens par leur prénom quand ils ont des frères et sœurs, pour les distinguer, mais encore une fois on ne peut le faire qu'avec discrétion. Sans elle, on paraîtra faire état de les connaître tous et on sera ridicule. Il y a des gens ridicules dans le grand monde, mais ceux qui veulent en être le sont encore beaucoup plus et c'est ce qui fait qu'à un homme bien né il est si facile d'être simple. Les cabrioles de ses émules improvisés font mieux ressortir sa démarche tranquille.

En résumé, la politesse aux grands noms est l'inverse de celle que l'on doit aux gens de lettres. A ceux-ci il faut parler de leurs œuvres pour montrer qu'on les connaît depuis longtemps. Aux grands seigneurs, on ne plaît qu'en témoignant une connaissance

telle de leurs origines qu'on ne les cite même plus. S'il s'agit vraiment d'un homme bien né dans le sens profond du mot (εὖ-γενεσία) il n'y pensera même pas. Ses parents lui auront appris que le premier devoir des gens de son rang est de ne pas le faire sentir aux autres. Et comme les vertus apprises en naissant, de parents déjà raffinés, sont plus aisées à pratiquer que toutes les autres, un vrai gentilhomme peut n'agir qu'avec un tact exquis, auquel un nouveau baron ne prétendra que pour ses arrière-petits-enfants. Le nouveau baron garde toujours une série de proche parents qui sont restés Beulemans ou Tartempion et il lui sera très difficile de leur montrer que pour eux il n'a pas changé. S'il s'est fait baron ou chevalier, c'est qu'il entendait bien ne pas demeurer à leur rang. Naturellement, il invoquera l'argument classique « ce n'est pas pour moi, c'est pour mes enfants », ce qui est encore une manière de les placer au-dessus des enfants des autres. Un ancien noble ne connaît pas ces mêmes désagréments. Il lui suffit de rester de son monde. Tout le monde le connaît et il n'a pas à le faire comprendre. C'est pourquoi on entend des gens s'étonner que ce soit dans le grand monde surtout qu'on rencontre la vraie simplicité des grandes dames. N'est pas grande dame qui veut et une marquise qui parle trop souvent de ses aïeux a l'air parvenue.

* * *

En province, on cite rarement les titres des gens. Cela fait un peu maître d'hôtel. A Bruxelles, c'est plus fréquent. Un authentique vicomte se présentera : « vicomte Untel » comme il dirait : « Capitaine X... » ou « Colonel L... ». C'est affaire d'habitude. Aux bourgeois de n'en pas abuser ou, en les oubliant, de marquer qu'ils ne s'y connaissent pas. Car il faut toujours s'y connaître, et se demander si un ami, entre deux invitations, la vôtre et celle d'un notable du Cercle du Parc, ne choisira pas celle du cercleux. Ce goût des titres et du sang bleu se retrouve dans toute une littérature facile mais qui obtient toujours le même succès. C'est bien là le ridicule le plus solide de la bourgeoisie du XIX^e siècle, celui auquel elle aura tenu le plus. Georges Ohnet en demeure le fleuron le plus réussi, avec la série invraisemblable des romans feuilletons qui, de 1880 à nos jours, c'est-à-dire d'un bout à l'autre de la progression démocratique, ont sévi de plus en plus. Dans un feuilleton de journal, il faut toujours au moins une marquise de Maufri-gneuse et un duc de Chassé-Croisé. Si l'auteur est vraiment petit-bourgeois, il fera mésallier la jeune duchesse avec un brillant ingénieur, ce qui est attendrissant ; mais son public souffrira intimement de cette mésalliance. A moins qu'on ne découvre à la dernière page que l'ingénieur cache une particule oubliée depuis trois générations et qu'il est le lointain cousin de la duchesse, et tout le monde sera content. Ce genre de fabrication romanesque réussit depuis cent ans et n'est pas près de s'éteindre. La particule a son prestige dans le demi-monde où les « impures » illustres ont toujours eu des noms pour romans d'Octave Feuillet. Elle l'a aussi auprès du public des affiches et des journaux où Roland de Marès, Maurice des Ombiaux, Francis de Croisset n'auraient pas attiré l'œil de la foule sans ces appellations à courants d'air. Le bon Bourget lui-même, avec toute sa science, est bourgeoisement snob et il adore ce faubourg dont il n'est pas. Il est permis de penser que le succès de Proust ne serait pas sans « la qualité » de ses héros. De qualités normales ils n'ont pas du tout, mais ils ont « la qualité », ce qui attire le public et le tient en haleine à travers le dédale éreintant et désopilant de ses investigations. Le comique colossal qui se dégage des romans de Proust est dû à son cynisme impatientant. L'écrivain qui ne fait grâce de rien, tout en ne décrivant jamais que des choses que vous saviez, mais que vous ne songiez pas à raconter, arrive à un maximum d'impertinence glaciale qui fait de Proust une manière de « joker » supérieur qui distille sa farce en vingt volumes sans qu'on sache jamais s'il se moque de lui-même, de ses héros, ou de rien du tout. Proust adore ses Guermantes et ses Swan mais d'un amour tout cérébral. Bourget, lui, a une vraie tendresse de cœur pour ses Corcieux et ses Géraud de Malhyver. Il se sait le médecin moral du grand monde et on l'y admet, comme un médecin, mais tout seul. Le Jockey Club de Belgique a prié ainsi, pour son sanhédrin de douze membres, un grand avocat de Bruxelles. Comme il est le seul, cela le distingue des autres avocats et en même temps ces messieurs du sport le scrutent avec une curiosité passionnée. Bourget est un peu cela dans le monde du Cercle de l'Union, le médecin, mais le seul.

Aussi bien cette étude du grand monde est le propre des bour-

geois écrivains. Les ducs, quand ils écrivent, s'attacheront avec passion aux ducs de jadis, mais pas à ceux d'aujourd'hui. Les écrivains pour gens du monde sont ceux qui n'y sont entrés qu'incidemment. Flaubert lui-même n'a pas manqué l'occasion quand il a promené Emma Bovary dans un salon de château. Même chez les meilleurs auteurs, il faut quelques gentilshommes, mais pas trop. Enfin l'idéal est pour un jeune auteur, surtout de gauche et d'extrême-gauche, de voyager au long cours avec une grande dame. André Gide est allé au Tchad avec une duchesse, Paul Morand un peu partout avec une princesse roumaine et Emile Vandervelde, au temps de sa maturité studieuse, en Russie avec la princesse Murat. Tout cela nous a rapporté de fort beaux livres. Mais il est évident que si ces écrivains n'étaient pas roturiers ils n'eussent pas songé à se flanquer de ces Egéries majestueuses. Celles-ci y trouvaient quelque avantage. Si un aviateur, un prédicateur ou un comédien illustre était reçu chez dix duchesses, les dix duchesses auraient tôt fait de s'en détacher. Mais être la seule a bien connaître Gide ou Vandervelde est un enjeu qui vaut bien quelque peine. On devient l'amie rare d'un homme rare. Les philatélistes et les membres de la Société des bibliophiles comprennent ce point de vue.

C'est ce goût de la rareté sociale, en un temps où la célébrité est à la disposition de chacun, qui fait le cœur du snobisme. En certains salons parisiens on s'est amusé à recevoir un grand socialiste. On en a reçu ensuite un autre. Et puis le même salon a vu réunis le même jour Léon Blum, Paul-Boncour et Albert Thomas. C'était bien fini. Si tous les socialistes se mettent à fréquenter chez toutes les marquises, autant vaut ne plus recevoir de socialistes. Edouard VII, quand il était prince de Galles, descendait à Paris chez son ami le marquis de Breteuil. Mais une fois là, on le chambrait et Edouard VII eut toutes les peines du monde à voir autre chose que des Breteuil dans le monde parisien. Le demi-monde, on le lui laissait. Celui-là, ce n'est pas un concurrent.

* * *

La seule manière d'échapper à l'emprise mondaine est de devenir vedette. Les grands raids d'aviation, la peinture, les lettres ou la prédication sont à cet égard des lettres de noblesse. Lindbergh, Guitry et le P. Sanson seront toujours bien reçus. La diplomatie et l'armée peuvent mener aux grands clubs. Il sied qu'un pair de France prenne pour parrains à un ballottage le général Weygand et M. Paul Cambon, mais ceux-ci n'y sont venus que par la célébrité préalable. Dans certaines grandes maisons on admet tous les ambassadeurs d'emblée, mais aussi les secrétaires de légations qui sont « du grand monde » et y précéderont leurs propres chefs de mission. Les généraux y viennent plus commodément si leurs femmes savent recevoir et si'ils sont cavaliers. Les artilleurs doivent attendre la soixantaine et les fantassins doivent naître nobles. Ils ne peuvent le devenir que par la gloire. Foch et Pétain n'ont été reçus que bien tard, mais Lyauté y a toujours été, parce qu'il était à la fois hussard et écrivain.

S'il est assez facile à un homme illustre d'être reçu, il est bien plus difficile à un grand seigneur de devenir illustre. On dirait qu'une fatalité singulière s'est acharnée contre cette catégorie qui compte cependant comme toutes les autres, des hommes remarquables. Presque toujours le noble sera ou trop à la page, ou trop peu. Il y a cinquante ans un gentilhomme se faisait libéral et c'était une originalité. Un duc avancé, cela se remarquait. Ce temps est bien passé. Aujourd'hui, quelques-uns donnent dans le futurisme intégral et voient Rakowski comme ils verraient Picasso ou Marie Laurencin ou Cocteau. Mais c'est bien démodé. Tout s'use, même l'excentricité. On peut encore débiter des histoires qui n'ont pas le sens commun et se promener la tête en bas. On ne trouve même plus que c'est drôle. Un grand seigneur de gauche n'est pas original parce que la gauche s'étend aujourd'hui très loin. L'Espagne était le seul pays qui, jusqu'à cette année pouvait encore prêter à des divertissements de ce genre et le duc d'Albe en aura été le dernier et le plus beau spécimen. En république démocratique, l'ennui inexorable s'empare des hommes et des choses et tue jusqu'à l'excentricité.

Le futurisme est donc bien dépassé. Il reste alors à donner dans l'archaïsme, c'est-à-dire dans la rareté. La Belgique ne possède qu'un seul duc et trois ou quatre marquisats. Heureux duc. Heureux marquis. En Hollande, on peut avoir grand genre et être simplement baron. Au lieu que ce gaspillage de marquis

français et espagnols ressemble trop souvent à de la petite monnaie. Quant aux princes russes, ils sont vraiment trop et l'on voudrait voir enfin un Russe intéressant qui ne soit pas prince. Il y en a trop peu.

* * *

Mais voilà que cette question se pose : « La noblesse et les titres, peuvent-ils encore servir ? » On peut répondre hardiment : « Pourquoi pas ? » A la condition que le vieux dicton « noblesse oblige » conserve toute sa force. Un jeune homme qui porte un nom connu peut y perdre en réputation ou y gagner. C'est que ce nom peut le mettre en vedette et peut aussi le couler. D'un avocat stagiaire qui s'appelle Janson, les vieux avoués diront « c'est le petit Janson. » On a l'œil sur lui, et s'il réussit la vénération dont on l'entourera n'aura d'égal que la raillerie s'il ne réussit pas. Un sous-lieutenant Jacques de Dixmude se doit d'être hors de pair, sans quoi on aura tôt fait d'ajouter « il ne vaut pas son père » et tout sera dit. De même en diplomatie, si les vieux fonctionnaires disent : « C'est le jeune comte de X... Il ne fiche pas grand'chose », le jeune comte de X. n'a qu'à changer radicalement sa manière ou à s'en aller. Au contraire, si on dit de lui : « C'est un as », il est sauvé beaucoup mieux qu'un autre parce que son nom se retiendra mieux et qu'on aura beaucoup mieux l'œil sur lui. Malgré tout, avec un titre on joue toujours plus gros jeu. Il est certain que l'énorme travail de Banning eût été beaucoup plus connu si son auteur s'était appelé d'Aerschot ou de Merode. Mais c'est le privilège des âmes bien nées de venir en tous les milieux, même dans celui des gens comme il faut.

Y viennent-elles mieux ? Je serais tenté de le croire. Si les manières y étaient pour quelque chose et les grandes manières c'est encore là qu'on les retrouve le plus, ce qui ne veut pas dire que certains hobereaux ne sont pas des malappris ou des muflés. La catégorie des morveux s'y retrouve assez fréquemment. On trouve aussi des gens charmants qui n'ont jamais mis les pieds chez le gratin. Mais c'est encore chez celui-ci que se retrouve le plus souvent la conversation fine et les sentiments heureusement exprimés. Il n'est évidemment pas nécessaire d'être comtesse pour être aimable mais il est certain que la sélection sociale, si incomplète qu'elle soit et si encombrée de préjugés, donne une certaine quintessence polie, une simplicité qui n'a pas dû s'apprendre et une connaissance des hommes qui s'apparente au génie, enfin quelque chose de spontané et pour tout dire de facile. C'est ce manque d'effort qui maintient l'incomparable agrément de la bonne conversation mondaine, où l'on ne cherche pas ses sujets et qui ne s'encombre pas de cet insupportable aspect technique qui fait que dans le monde tant d'avocats ont toujours l'air de plaider et tant de gens de lettres ont la manie de parler de leur prochain article. Un vrai gentleman met ses propos à la portée des dames et des ignorants. D'où une langue facile qui fait qu'une femme peut tout comprendre rien qu'avec de l'esprit et qu'un savant sera toujours écouté s'il sait n'être pas ennuyeux. Cette facilité-là, on peut la trouver partout mais plus certainement dans certaines familles où une ascendance anciennement civilisée a affiné le sens social, aiguisé une certaine tournure d'esprit, supprimé le pédantisme et la timidité. Le comble, en ces matières, est de pouvoir dire au sortir d'un entretien très sérieux : « Je me suis très bien amusé ». C'est qu'alors on était entre gens vraiment bien élevés.

Il y a un peu de cela dans le Monde et un peu dans tous ces champs clos qu'on appelle des Salons. Comment les rendre utiles ?

Peut-être en faisant que chaque « monde » reste ce qu'il est, un monde à part car, en les confondant, on fait des mésalliances d'une part et des ridicules de l'autre. Le mieux est alors de se rencontrer sans se mêler et l'histoire, aux belles époques, nous en donne d'excellents exemples. Plusieurs salons illustres ont été des salons bourgeois et M^{me} Geoffrin a régné au XVIII^e siècle de sa royauté roturière parce qu'elle avait le gratin de l'esprit. Un ensemble de beauté et de finesse, de grâce et d'érudition peuvent créer de ces majestés spontanées qui n'ont d'autre origine qu'un trop plein de civilisation. Dans ce concerto qu'est un dîner entre gens qui savent causer, l'orchestration peut être dirigée par un homme et surtout par une femme dont les parents étaient simples marchands. On n'a jamais su de quel « monde » était M^{me} Récamier dont le mari assez illusoire pouvait être banquier. Pourtant elle avait à ses pieds dans une même symphonie Lucien Bonaparte, les deux Montmorency... et Chateaubriand. Le siècle

de Louis XIV a été celui de Colbert et des ministres bourgeois. Les grands salons cultivés ont pratiqué l'esprit, et le meilleur, chez des bourgeois où venait tout le monde.

Ce qui prouve que la civilisation est à tous et que le grand Monde idéal est celui de tous les gens d'esprit. Si par là-dessus ils possèdent encore ce suprême élixir qu'est la conversation, ils auront fait quelque chose de vraiment supérieur où le titre nobiliaire peut être qu'une indication, presque une garantie et que les Américains les plus évolués devront nous envier encore pendant trois générations.

CHARLES D'YDEWALLE.

Notes sur la spiritualité catholique contemporaine

La pensée et la culture catholiques, malgré tant de signes contraires, croissent au milieu d'un monde exsangue que la vie lentement abandonne. Un glissement invisible fait pencher la grande masse des esprits vers une vie médiocre, dévorée de soucis matériels, où les valeurs morales et religieuses ont disparu pour faire place à la poursuite du confort et de l'argent qui l'achète ou à une exaltation de la pensée, dans la poésie et dans l'art, magnifique parfois, mais qui s'esténuie et se meurt de se trouver sans cesse en face d'elle-même. D'autre part, une manière de contrebalancement fait refluer ces valeurs vers quelques esprits qui s'attachent à les vivre et à les diffuser, de sorte que la densité spirituelle de l'univers des âmes demeure en quelque sorte toujours égale à elle-même. Les grands bouleversements et les cataclysmes sociaux ne changent rien au cours de l'histoire envisagée du point de vue chrétien; il semble qu'une loi mystérieuse le gouverne, qui veut que sa spiritualité soit équivalente à chaque moment de son évolution temporelle et que, pour parler en philosophe, l'amoindrissement de son extension ne diminue pas en fait sa compréhension. On pourrait montrer l'accord de cette remarque avec la doctrine qui voit en l'Eglise le corps mystique du Christ, que rien ne peut, semble-t-il, entamer, car les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Mais ce n'est pas ici le lieu. Nous voudrions signaler sur un exemple concret, emprunté à l'intellectualité française, la pertinence de cette observation, qui trouve d'ailleurs, dans d'autres pays, sous d'autres formes, parfois héroïques comme au Mexique et dans les contrées de mission, d'amples témoignages. D'un renouveau de l'intelligence catholique, la France nous a déjà donné la preuve. L'incompréhensible silence qui a étouffé, tout un temps, l'appel solitaire d'un Léon Bloy, a porté secrètement ses fruits: tout un groupe, restreint, il est vrai, mais vivant, de philosophes et d'écrivains se réclame aujourd'hui, comme lui, d'une pensée et d'un art qui sont rigoureusement et authentiquement catholiques, parce qu'alimentés à la source catholique éternelle qu'est le Christ. Deux revues, trop peu connues en Belgique, *Vigile* et les *Etudes carmélitaines, mystiques et missionnaires* (1) nous apportent l'étonnante preuve de leur conviction. Les sujets les plus divers y sont traités dans une lumière chrétienne qui leur donne un accent profondément humain et renoue en nous cette nostalgie de l'universalisation de la Grâce, par la Foi, la Charité et les dons du Saint-Esprit, qui couve en tout cœur chrétien et qui est la forme, au sens philosophique du mot, et la fin même de l'Action catholique. *Vigile*, où, l'année dernière, on pouvait lire *Todo y Nada* de Jacques Maritain, condensant, en un style splendide jailli d'une âme toujours en prières, la substance de l'œuvre de saint Jean de la Croix; *Conversations dans le Loir-et-Cher* de Paul Claudel, explosif poétique d'un éclat insoutenable, et des études de François Mauriac sur Rousseau et Flaubert (extraites de *Trois Grands Hommes devant Dieu*), démontrant qu'une critique littéraire pouvait être intégralement catholique sans rien sacrifier de l'essence de l'art et sans s'y asservir, nous donne un

cahier dont le sommaire dépasse tout ce que nous lisons depuis longtemps dans les revues actuelles, des extraits d'un *Dialogue spirituel* du R. P. Surin, un Jésuite du XVII^e siècle, trop oublié (et qui sera bientôt, espérons-le, réédité), expose, avec une vigueur et une concision admirables, la doctrine catholique du mariage et soulignent la sainteté de l'état conjugal exercé selon les préceptes de l'Eglise. L'abbé Bremond, avec sa verve coutumière et cet esprit inimitable qui fait de lui un polémiste retors et dangereux pour l'adversaire, nous expose ce qu'était le mariage dans la *Littérature religieuse du XVII^e siècle*: tous ces vieux textes oubliés, « remplis de microbes pathétiques » que son zèle ressuscite, sont encadrés d'un commentaire *ad hoc*, plein d'un long charme sinueux que ne laissent pas d'aimer même ceux qui n'aiment guère le malicieux abbé. Sa tournure d'esprit, alerte et entraînant, sert, à sa façon, la cause de l'intelligence catholique que guette (il faut bien l'avouer), chez ses défenseurs les moins bien doués, un certain penchant, inutile et irritant, à un dogmatisme compliqué d'une étroitesse du cœur.

M. Etienne Gilson, sans déserrer les études historiques où il a conquis une place de premier plan, nous livre, dans un article sur *La Tradition française et la Chrétienté*, un aspect encore inconnu, et le meilleur peut-être, de sa pensée. Avec un sentiment très vif de la réalité historique des idées, il souligne combien la pensée française, en ses aspects les plus aberrants, en apparence, du catholicisme, est tributaire de l'influence, persistante et indélébile, de l'idéal chrétien de catholicité (ou d'universalité) imprimé en elle par les deux siècles, où l'Université de Paris fut, au moyen âge, l'instrument choisi par l'Eglise et « la politique universitaire des papes », pour accomplir l'œuvre d'internationalisation de la vérité. La réalisation prochaine d'un universalisme, point d'aboutissement d'un effort déployé dans les cadres de l'Eglise, ou du labeur philosophique de la raison livrée à ses propres forces (et à ses propres erreurs), a toujours hanté l'intelligence française, si bien que, quelle que soit la divergence, parfois irrédicible, des essais qui en furent tentés, tous « s'accordent néanmoins par l'aspiration profonde qui les a fait naître: la volonté de catholicité ». Dans ce vaste panorama historique de la conscience française qu'il nous trace, M. Etienne Gilson nous montre comment l'histoire de la philosophie, considérée du point de vue dynamique des idées et non du point de vue statique du grignotement philologique des textes, débouche de toutes parts sur des perspectives qui lui font rejoindre les plus hautes considérations philosophiques et religieuses.

François Mauriac, dans une préface à *Bonheur et Souffrances du chrétien* que nous connaissons depuis la récente publication de ce livre, gonflé d'une brûlante ferveur pascalienne, expose ensuite les raisons qui lui firent livrer cet ouvrage au public. Extrayons-en ces quelques lignes finales, d'une poésie obscure qui va jusqu'au fond de l'âme où elle découvre d'interminables sources d'amour: « Le ténébreux orage de l'adolescence et de la jeunesse enfin dissipé, ceux qui croient à la vie éternelle ne s'étonnent pas de ce qu'avant d'avoir atteint la dernière dune qui les sépare de l'océan, le silence déjà ressemble à un autre silence. Le miroir glisse, et l'heure est proche où ce qui s'y reflétait en énigme va surgir dans son inimaginable perfection ». En cet accent qu'aucune critique ne peut décrire, reconnaissons l'écho d'une âme où Dieu a mis la meilleure part de sa sollicitude.

Mais *Vigile* contient encore d'autres richesses: un merveilleux *L'Enfant Mozart* d'Henri Ghéon; fragment d'un livre futur, *Promenades avec Mozart*, qui nous font aimer mieux cet artiste génial, le plus pur peut-être qu'ait connu l'humanité, cet enfant porteur d'un don prodigieux avec lequel il joue miraculeusement, et qui passe comme un météore, scindant le ciel de l'art d'un long cri de joie; une méditation poétique de Raïssa Maritain sur la *Couronne d'épines*, aux résonances lointainement bibliques et claudéliennes:

Et c'est enjin le coup de lance

Signature du péché de la justice et de l'amour

Amour en qui tout bien s'achève et tout bien prend naissance.

et enfin, une longue (trop peu longue pour notre admiration) étude de Jacques Maritain, intitulée: *De la Connaissance métaphysique et des Noms divins*. Nous constatons — avec un plaisir que, pour notre part, nous ne saurions mesurer — que M. Maritain retourne à la métaphysique. La métaphysique et la mystique, c'est là son double domaine, celui où il est le plus susceptible de

(1) *Vigile*, premier Cahier 1931, DESCLÉE, DE BROUWER, Cahiers trimestriels fondés en 1930 et parus l'an dernier chez Grasset; *Etudes carmélitaines, mystiques et missionnaires*, 16^e année, vol. I, avril 1931, DESCLÉE, DE BROUWER, paraissent désormais complètement transformés.

faire rayonner la pensée catholique, et le bien qui en émane, sur tant d'esprits désaxés par le prestige des fausses philosophies. L'importance de la contribution de M. Maritain à l'avancement de la philosophie comme à la progression du règne de Dieu dans les âmes, sera signalée par les historiens futurs comme capitale. J'entends ça et là blâmer les tendances actuelles de son style dans lequel il essaie de rendre vie à de nombreux termes scolastiques et qui rendent parfois aride sa lecture. A notre humble avis, ces détracteurs sont dans leur tort : restituer aux termes scolastiques leur antique valeur et les rendre assimilables, au milieu d'un contexte « très moderne » comme on dit, aux intelligences contemporaines, c'est servir la diffusion du thomisme en éliminant certains mots du vocabulaire philosophique, dangereux parce que chargés d'une trop lourde hérédité idéaliste. Au surplus, pour le lecteur familier avec le latin scolastique, celui de Jean de Saint-Thomas surtout, ces termes sont imbibés d'une saveur inappréciable. La qualité essentielle de M. Maritain — pour ne pas parler ici du fond de sa pensée, le plus important à nos yeux — est d'insérer les termes techniques de la philosophie dans un exposé traversé par un courant poétique, qui fait de ce philosophe le rénovateur authentique du style philosophique. Que l'on goûte par exemple cette phrase : « Par la perception des transcendants, nous atteignons dans une nature plus qu'elle-même, un objet de concept non seulement trans-individuel, mais trans-spécifique, trans-générique, trans-catégoriel, — comme si, ouvrant un brin d'herbe, on en faisait sortir un oiseau plus grand que le monde » ou cette autre : « Telle formule d'une réaction endothermique que le chimiste écrit sur le papier et manie avec sa plume annonce une conflagration vertigineuse; en disant « l'Être même subsistant », ou « En lui point de distinction réelle entre l'essence et l'existence », le métaphysicien désigne, sans le voir, l'abîme sacré qui fait trembler les anges d'amour ou de terreur ». Grâce à M. Maritain et à son souci de bien écrire, la cause du thomisme a gagné un vaste terrain dans le camp des hommes de lettres qui agissent, plus rapidement, sinon plus profondément, sur l'opinion publique.

* * *

Le numéro des *Etudes carmélitaines* que nous avons sous les yeux, contient également une liste de collaborateurs choisis. Disons tout de suite, pour passer immédiatement aux louanges qui nous pressent, que nous aimerions plus de rigueur dans l'article de M. Olivier Lacombe sur *Orient et Occident* : chaque fois que M. Lacombe quitte incidemment l'exposé des philosophies hindoues où il semble si compétent, il apparaît assez superficiel. Quand il meut des idées générales, lourdes de sens humain, c'est péniblement qu'il imite l'inégalable densité d'un Maritain dont l'éclat poétique *fait corps* avec la pensée. Chez M. Lacombe, rien de pareil : poésie et pensée, idée et expression demeurent hétérogènes l'une à l'autre. *Plaquées* l'une sur l'autre, elles donnent parfois une déplorable impression d'indigence. Bref, M. Lacombe manque de simplicité, toute sa fausse profondeur provient d'un style faux (1). De même la *Dona Merveille* de M. Stanislas Fumet nous semble très inférieure au magnifique *Notre Baudelaire* qu'il nous a donné jadis. Le style en est lourd, saccadé; il se déplace par blocs et morceaux. La pensée, terne par instants, ne rayonne pas : elle se dilue en lieux communs où vainement on recherche la poésie claudélienne, inséparable en fait du catholicisme du poète. Ces minimes défauts sont d'autre part largement rachetés par le reste du sommaire. On ne saurait trop louer le directeur de la revue, le R. P. Bruno de Jésus-Marie, d'avoir compris que, pour obtenir une large diffusion, les *Etudes carmélitaines* devaient dépasser le niveau habituel des revues pieuses, en ne publiant que des articles savants écrits d'une façon impeccable. Mais ce n'est là que le côté extérieur de la revue : celle-ci vise avant tout à répandre dans le public catholique, et au delà si possible, cet esprit d'*amour vivace* et enraciné de Dieu, qui est la note saillante (2) de cette belle, haute, noble et rigoureuse spiritualité carmélitaine qu'ont illustrée sainte Thérèse d'Avila, l'incomparable saint Jean de la Croix et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le R. P. Bruno ouvre

le sommaire par un article : *Vexillum carmelitarum*, où la passion « pour les choses divines » s'exprime en une langue ferme et drue. Nous connaissons déjà de lui un *Saint Jean de la Croix* dont la sécheresse et la rigueur historiques savaient s'envelopper de pittoresque et de chaleur. Le programme de sa revue, qu'il nous présente sous forme de résumé historique de la vie carmélitaine (l'histoire n'est-elle pas sa spécialité?) contient la même vigueur contenue : faire rayonner dans les âmes l'idéal de sainteté de l'Eglise et du Carmel, le faire *vivre* surtout dans les âmes, selon l'enseignement thérésien et sanjuaniste qu'a consacré le magistère de l'Eglise et qui s'avère le plus apte à être reçu par la mentalité moderne avide d'absolu, tel est le but splendide qu'il se propose et que nous souhaitons ardemment qu'il atteigne. « Au lieu de croupir dans un rachitisme spirituel fait de regrets et de lâchetés, les saints se sont fortifiés, ils ont grandi. Il n'y a rien dans les saints que de l'Evangile passé à l'acte, de l'Evangile pur. Ils n'ont pas décidé que la doctrine en était faite pour d'autres que pour eux : ils ont eu du courage. Les saints ne rêvent pas, mais ils réalisent l'Amour (r). Ayons l'humilité de reconnaître que c'est là tout leur secret ». Confronter cette sainteté vécue dans l'expérience mystique avec les données de la psychologie et de la psychiatrie, faire connaître des auteurs carmélitains ignorés, scruter les problèmes que pose la spiritualité, ne pas négliger l'action missionnaire qui déborde de la contemplation mystique, bref sauvegarder le patrimoine de sainteté de l'Eglise et du Carmel tout en l'universalisant, c'est une tâche énorme que le P. Bruno mènera, nous en sommes sûrs, à bon terme. Les lettres et les témoignages inédits concernant la fameuse « Madeleine », une extatique longuement observée par le docteur Pierre Janet à la Salpêtrière, et qu'il a fait servir à une interprétation rationaliste du problème mystique, nous en donnent une preuve. Ces textes pertinents montrent, mieux que toute étude, qu'« entre une Madeleine et une sainte Thérèse, il n'y a aucune parité ». Des comparaisons de ce genre — la mystique comparée, science difficile et subtile, est encore dans l'enfance — aideront, pourvu qu'elles soient entreprises dans un esprit vraiment chrétien, à fixer, autant que possible, de façon scientifique, « les frontières de la Mystique » authentique.

Dans les *Etudes carmélitaines*, M. Jacques Maritain publie également un travail sur *Saint Jean de la Croix praticien de la Contemplation*. Il s'y livre à une analyse délicate et étonnamment ferme des relations entre la mystique de saint Thomas d'Aquin et de celle de saint Jean de la Croix. Rappelant que la doctrine du Réformateur du Carmel est en son essence proprement *pratique*, tandis que celle du Docteur angélique est avant tout abstraite et *théologique*, il conclut au bout d'une longue analyse, très précieuse, destinée à fixer le sens véritable des termes de la comparaison, que l'opposition apparente qui sépare, semble-t-il, « le Docteur de la Lumière » et « le Docteur de la Nuit », n'est une opposition que pour les esprits qui s'obstinent à comparer des pensées formulées sur deux registres totalement *différents*, sans tenir compte de cette différence d'ordination ni de « l'accord foncier » qui les réunit pour un coup d'œil supérieur. Cet article remarquable, venu après tant d'autres, font de M. Maritain un des maîtres incontestables de la Science de la mystique.

Signalons enfin deux articles de deux Carmes, l'un du R. P. Elisée de la Nativité, le jeune prieur du Carmel d'Avon-Fontainebleau, âme toute bourdonnante de prières et de charité, sur *La Pensée missionnaire des fils de sainte Thérèse*, où un intense amour pour nos frères ignorants de la doctrine du Christ couve au cœur d'une information historique très sûre; l'autre, du R. P. Jean-Marie de l'Enfant-Jésus, sur *Saint Louis et le Carmel*. Ce numéro des *Etudes carmélitaines* se termine par des comptes rendus extrêmement fouillés, par le *Traité de la vie « Marieforme » et mariale en Marie et pour Marie*, œuvre d'un Carme belge du XVII^e siècle, Michel de Saint-Augustin (Van Ballaert), précurseur de la pensée du Bienheureux Grignon de Montfort, écrite en ce beau latin de l'époque, lucide et souple, et traduite par le R. P. Jean-Marie, ainsi que par une relation de l'héroïsme d'un Carme brugeois mort en 1632 en soignant des pestiférés. Ces différents travaux (ainsi que ceux que la revue annonce) font des *Etudes carmélitaines* une des toutes premières revues de spiritualité.

Vigile et les *Etudes carmélitaines* sont un témoignage français à la vitalité du sentiment catholique chez les intellectuels français.

MARCEL DE CORTE.

(1) Que M. Lacombe réserve aux Bulletins paroissiaux les phrases de ce genre : « Oh ! Si nous comprenions ces choses, le Cœur de Jésus à qui Léon XIII consacrait naguère le genre humain, le Cœur de Jésus serait comblé ». Par ailleurs, le style de M. Lacombe témoigne d'un noble effort d'expression. Qu'il nous pardonne de lui signaler cette vétille.

(2) En réalité, il y a plus encore; mais le mot *amour*, dans toute la splendeur de son sens sanjuaniste, ne résume-t-il pas tout ?

(1) Phrase magnifique, aussi belle que celle de Bloy : « Il n'y a qu'un malheur, c'est de n'être pas des Saints ».

Sermon du curé Pecquet sur la souffrance

Considérons de nouveau le curé Pecquet en train de préparer un sermon sur la souffrance. Il est à sa table de travail, l'esprit plein de son sujet et passant la main dans ce qui lui reste de cheveux, comme pour mettre en branle l'activité de son cerveau.

Il referme les gros livres des Pères de l'Eglise ouverts devant lui, en disant : « Evidemment ! évidemment ! Ils ont raison. Ce n'est pas moi qui dirai jamais qu'ils ont tort. Mais toutes ces lectures vous mettent un tel murmure dans la tête que l'esprit en est comme enivré. Il importe maintenant de m'y retrouver. Autre chose, en effet, est de voir clair, et autre chose de se laisser bercer au ronron oratoire de ces grands écrivains.

— Voilà encore M. le Curé qui parle tout seul, dit Léocadie. C'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Je vais aller voir ce qui se passe. Que deviendrait-il si je n'étais pas là ?

Mais sous quel prétexte entrer dans le bureau ? Le feu est rechargé. Le seau à charbon est rempli. Il n'y a plus nulle part un atome de poussière. Depuis le matin, Léocadie a déjà dit quatre fois à son maître que M. Burtombois, le chef de gare, l'attendait demain soir à dîner ; trois fois : que le baromètre avait tendance à remonter ; et deux fois : que l'horloge du clocher retardait d'au moins cinq minutes. D'ailleurs, ce n'est pas sûr du tout que l'horloge du clocher retarde. Il se peut qu'au contraire elle avance. On le saura tantôt quand le facteur passera ; c'est lui qui aura le dernier mot.

La servante du curé de Bétaumont est bien embarrassée. Elle ne peut pas de nouveau aller dire à son maître qu'elle est devenue grande-tante la semaine dernière. Comme, hier soir, elle lui racontait encore cette nouvelle :

— Alors, si je compte bien, répondit l'abbé Pecquet, votre nièce a vingt-cinq enfants ? Il faudra l'écrire au P. Lemaire qui mène campagne contre la « dénatalité wallonne ». Ça lui fera bien plaisir !

— ...

— Mais oui, c'est la vingt-cinquième fois que vous m'annoncez que votre nièce a eu une petite fille !

A court d'imagination, Léocadie emploie le procédé dont elle use, quand elle n'en peut trouver un meilleur pour amorcer la conversation. Elle laisse tomber, sur le pavé de la cuisine, un vieux couvercle bosselé qui n'a d'autre emploi que d'attirer M. le Curé hors de son bureau. Le bon homme fait mine d'être dupe, sachant qu'il lui faut passer par là :

— Léocadie, dit-il, ne pourriez-vous pas tâcher de me ruiner en faisant un peu moins de fracas ? Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

— Ce n'est rien. C'est le vieux couvercle que vous savez qui a encore perdu l'équilibre. Et vous, Monsieur le Curé, est-ce que ça va comme vous voulez ? On aurait dit que vous parliez tout seul. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Je composais mon sermon. Patientez quelques jours ; vous saurez ce qu'il en est dimanche prochain. Ce que je vous demande, c'est de mettre vos pantoufles et de me donner aujourd'hui un dîner dont la préparation n'exige pas que vous fassiez du bruit et que vous cassiez la vaisselle. Sinon je ne pourrai travailler et il faudra que je veille jusqu'à minuit par votre faute. Avez-vous compris ?

Maintenant que Léocadie est informée, on ne l'entendra plus. Elle circulera dans la cuisine, à pas feutrés, comme une ombre grasse et diligente, craignant de troubler le recueillement de son maître, lequel jette hâtivement sur le papier les notes suivantes :

— Comme exorde, je dirai n'importe quoi, qui soit de nature à capter l'attention des auditeurs et à leur faire entendre que je ne prêche ni pour mon plaisir, ce qui les mettrait dans la disposition de me contredire, ni par souci de m'acquitter d'une ennuyeuse corvée, ce qui, d'abord, est faux et ensuite plongerait mes gens dans le sommeil. Les campagnards, fatigués des travaux de la semaine et habitués à considérer le dimanche comme un jour de repos, ne demandent par mieux, en effet, que de dormir quand ils sont assis à l'église.

Si, au dernier moment, j'ai vu quelque cataclysme rapporté dans le journal, je partirai de là pour amorcer mon discours et rattacher les vérités éternelles aux événements particuliers.

Avoir soin de m'exprimer simplement, et de renoncer, en chaire, aux petites digressions dont je suis coutumier dans mes écrits. Les mots et les pensées extraordinaires n'ont d'attrait que pour les citadins et les jeunes filles sentimentales et désœuvrées. Je rends grâce à Dieu de ne m'avoir pas appelé à paître ces sortes d'ouailles et j'admire ceux de mes confrères qui parviennent à leur faire quelque bien. Nos paysans ne sont touchés que de ce qu'ils comprennent, et ce qui ne peut être entendu de Léocadie ne doit point trouver place en mes sermons. Cela ressortit plutôt au domaine de la poésie et de la musique que je goûte beaucoup, mais où il m'est impossible de trouver des indications pour le gouvernement de moi-même et la conduite de mes paroissiens. Dieu me garde pourtant de jeter la pierre à ceux qui découvrent dans les comparaisons, les approximations, les synthèses, les rythmes et les images, un profit pour leur âme. Tous les goûts sont dans la nature ; tous les chemins peuvent conduire à Rome et au ciel. Mais, pour les cultivateurs et les ménagères de ma paroisse, il n'y a que la voie du bon sens qui leur convienne et, seules, les idées claires leur entrent dans la tête. Déjà astreints à assister à des offices latins où ils n'entendent goutte, méritent-ils que je les comble, par surcroît, de discours sublimes qui leur échappent ? Quand le diable, la concupiscence et les démarcheurs financiers s'adressent à eux pour les amener au mal ou à verser de l'argent, ces tentateurs parlent un langage fort clair et persuasif. Je tâcherai de me faire comprendre aussi bien qu'eux.

Pour en revenir à mon sermon, il s'agit donc d'élucider une bonne fois le mystérieux problème de la souffrance et de la mort.

Les choses ne vont pas ici-bas comme nous voudrions.

Dieu envoie aux hommes la pauvreté, la grippe, le cancer, les déceptions, les peines du cœur et la guerre. Il y a aussi la pluie qui tombe mal à propos, gâtant les promenades des citadins et les récoltes des cultivateurs. Je passe sur les autres disgrâces qui accablent l'humanité : les triomphes des méchants, la malchance des braves gens, l'inégale répartition des biens, un moteur en panne au mauvais moment, la malveillance du prochain, les épidémies, les inondations, la ruine soudaine des efforts de toute une vie, et enfin la mort de ceux que nous aimons, en attendant la nôtre, chose plus affligeante encore.

Avoir soin de montrer que nous avons tous notre part de maux et que les soi-disant privilégiés n'en sont point exempts. A une jeune fille atteinte de tuberculose, cela ne doit guère faire plus plaisir de mourir couchée sur un lit à ressorts, dans un château, qu'étendue sur un matelas de balles d'avoine dans une chambre paysanne. Envier la condition des grands, c'est manquer d'imagination. Les grands ont de grands désirs, lesquels sont par conséquent irréalisables. Leur sensibilité à vie les fait horriblement souffrir des petits maux dont l'existence est pleine, et les égratignures leur paraissent des assassinats. Personne ne s'agit plus qu'eux. C'est donc qu'ils ne sont point satisfaits et courent après quelque chose qui sans cesse se dérobe. Ceux-là sont à plaindre, et non à envier, qui ne peuvent tenir en place et ne sont bien nulle part.

Comme le baron du Béviusse est sourd et que le vicomte de Tivisse est à la chasse, j'intercalerai ici un petit couplet sur le malheur d'être riche. Que leurs domestiques aillent le leur répéter, s'ils le veulent! Mais les pauvres gens ont bien le droit d'entendre parfois ce que dit Jésus du malheur d'être riche. Et si cette consolation ne leur vient pas de leur curé, ce n'est pas les journaux qui la leur offriront. Le cœur du prêtre devrait avoir hérité de la prédilection que Notre-Seigneur nourrissait à l'égard des pauvres. Je placerai ici le petit couplet que j'ai composé l'autre jour sur la plus grande sécurité qu'il y a à cheminer, dans la vie, entre les brancards d'une honnête brouette qu'au volant d'une grosse automobile.

Que les prédicateurs de cathédrale raconte ce qu'ils veulent; tant que je vivrai, l'église de Bétaumont ne retentira que des purs échos de l'Évangile, lequel a plus de complaisance pour ceux qui travaillent que pour ceux qui se reposent, pour ceux qui portent leur croix que pour ceux qui la font porter aux autres, pour les gens courageux et bons que pour les égoïstes et les parasites. C'est une de mes tristesses de voir que la politique contribue à faire perdre la foi aux gens, éloignant de Jésus des âmes auxquelles son secours serait si nécessaire. Quand on songe que même Léocadie se met en colère et oublie de pratiquer le pardon des offenses, parce que le *Boerenbond*, section de Malsogne, vend ses engrais moins cher que les U. P. A. (Unions professionnelles agricoles), section de Mabompré!

Comme j'ai remarqué que la musique des vers fait dresser les oreilles à l'instituteur et à celles d'entre mes paroissiennes qui lisent des feuilletons, je réciterai, à la gloire des pauvres gens, « la légende de l'explication des étoiles » qui n'est pas géniale, mais qui produit souvent son petit effet consolateur :

*Beaucoup de pauvres gens entrent au Paradis
Portant encore le sarrau bleu du samedi.*

*Dieu ne regarde pas si sur des bas de laine
On portait autrefois des souliers à poulaine.*

*Le nombre est infini de ceux qui sont entrés,
Dont les pieds étaient nus dans des souliers ferrés,*

*Des souliers à gros clous qui marquaient dans la glaise
La stricte honnêteté qui jamais ne biaise.*

*Dieu pouvait les cacher si bien à notre nuit
Que seule notre Foi nous eût guidés vers lui.*

*Mais pour qu'un peu d'espoir luise au fond du ciel sombre,
Il nous en fait connaître exactement le nombre,*

*Car les astres ne sont, bougeant à chaque pas,
Que les clous d'or de leurs souliers qu'on voit d'en bas.*

Evidemment, il y a beaucoup de ces considérations que je garderai pour moi. Je ne nierai pas mon sujet dans les â-côtés, me bornant plutôt à marquer que la souffrance est universelle dans le temps et dans l'espace.

Pour ce qui est de l'espace, vous n'avez, mes très chers Frères, qu'à interroger les gens de Bétaumont qui sont allés travailler en France et ceux de Warempagne qui sont revenus du Canada. Ils vous diront que, là comme ici, le pain est dur à gagner, qu'il s'y trouve des médecins pour soulager la souffrance humaine et des lieux de pèlerinage où se rendent les affligés. Vous constaterez aussi, par la lecture des journaux, qu'en Italie les volcans crachent leur lave, qu'au Japon la terre tremble, qu'on meurt de froid au

Pôle Nord, qu'il y a des naufrages sur toutes les mers et des suicides en tout pays.

Pour ce qui est du temps, il y a des meurtres et des guerres depuis Caïn qui tua Abel, en passant par Alexandre, César, Napoléon, jusqu'aux Allemands qui commirent des atrocités en Belgique en 1914; il y a des inondations depuis le déluge où Noé entra dans son arche jusqu'au débordement de la Meuse et de la Sambre, ces jours derniers; des malades, il y en a toujours eu puisque le monde n'est jamais resté sans médecins; les pauvres et les mécontents n'ont jamais manqué, les révolutions en témoignent; et la mort fauche les générations au fur et à mesure que les nouveaunés se présentent, exigeant la place des malades et des vieillards. Enfin, depuis Adam, c'est un long et universel gémissement dans l'humanité.

Que faire à cela ?

En vouloir à Dieu et lui envoyer dire comment il aurait dû s'y prendre pour mieux arranger les choses? Les merveilles de la création nous enseignent de nous taire, car elles attestent que le Créateur en sait plus long que les hommes les mieux au courant.

Se révolter? Se fâcher? Blasphémer? Jeter le manche après la cognée comme ceux qui se suicident? Devenir grincheux, pessimistes, mélancoliques et neurasthéniques, comme ceux qui n'osent pas se suicider?

Dieu n'est atteint ni par nos jurons, ni par notre mauvaise humeur de petits garçons, ni par les livres et brochures des philosophes incroyants. Que si, au surplus, nous nous laissons aller à la tristesse et au découragement, il faudra tout de même nous remettre, avant de pouvoir passer à un autre exercice et reprendre la tâche où nous l'avions laissée.

C'est en ces matières, surtout, qu'il ne faut pas me soucier de ce que disent les hommes et les livres, ni même des idées qui me passent par la tête. Les hommes disent blanc ou noir selon les temps, les lieux, leur humeur, leur intérêt et leur instruction. Mes idées à moi prennent aussi, souvent, la couleur de mon état de santé, de mes expériences et de mes plus récentes lectures.

Laissons les savants disserter, les écrivains écrire et les bavards bavarder. Ils font leur possible et passent leur temps. Tenons-nous-en, sur ce sujet comme sur tous les autres, à ce que Jésus nous a enseigné.

Ici je placerai de nouveau le petit morceau que j'ai l'habitude de développer sur l'infailibilité des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Jésus, mes Frères, n'est pas venu sur terre pour nous en conter ni pour nous tromper. Et il est tout de même un autre docteur que M. Platon, M. Kant, M. Bergson, M. Vandervelde, M. Ford, M. Gilette et tous les autres raseurs qui se mêlèrent de vouloir conduire l'humanité. Marchons après lui, de préférence à tous les autres guides, joints au troupeau fidèle qui suit le meilleur berger ayant paru sur terre.

Or, quelle attitude Jésus nous dicte-t-il à l'égard de la souffrance?

Il nous dit d'abord de ne pas nous ingénieur à accroître celle dont est déjà accablé le prochain. Nous ne souhaitons pas que les autres alourdissent le fardeau que nous avons à porter; ne leur faisons pas ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Il y a bien assez de microbes et de cataclysmes ici-bas sans que nous nous mêlions, par notre langue, notre égoïsme et notre humeur, d'être des microbes et des cataclysmes de surcroît pour nos frères.

Jésus nous exhorte au contraire de tâcher de diminuer la souffrance humaine. Lui-même guérit des boiteux, des possédés, des gens qui avaient la fièvre, des paralytiques et toute sorte d'autres malades. Il loue le bon Samaritain qui s'arrête et y va de sa bourse pour soigner un blessé qui lui est étranger; il commande d'accorder du pain, des vêtements, des visites, des consolations à ceux qui

en ont besoin; il va même jusqu'à dire qu'il est mystérieusement présent dans le pauvre et l'infirmes, qu'il considérera comme fait à lui-même le tort ou le bien que nous aurons fait aux autres, et que c'est par rapport à cela que notre compte sera réglé au dernier jour. La grande occupation de l'homme ici-bas, n'est pas, selon lui, de se procurer de la richesse, du renom, de la tranquillité et des plaisirs, mais d'honorer Dieu et d'aider son prochain.

On voit par là ce que Jésus pense des médecins qui guérissent les malades, des infirmières qui les soignent, des prêtres qui enseignent à ceux qui souffrent de prendre patience et de tirer bon parti de leurs maux, de la Société des Nations qui tâche à rendre les guerres impopulaires, et des autres institutions visant à diminuer la somme des larmes et des douleurs humaines.

Cependant, Notre-Seigneur nous met en garde contre les folles illusions d'un trop grand optimisme. « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », dit-il. Quand ses disciples viennent lui demander si c'est parce qu'ils étaient coupables que dix-huit Juifs ont été écrasés par la chute de la tour de Siloé, il élude la question et se garde bien de promettre un avenir où les vieilles tours, en s'écroulant, ne tueront plus personne. Il y aura toujours de la pluie et du soleil à contre-temps. Quand les médecins auront guéri le cœur, c'est le foie qui fera des siennes, et lorsqu'ils auront eu raison de ce dernier, ce sera le cerveau ou les jambes qui requerront leurs soins. Il faudra toujours porter sa croix. Abel, la sainte Vierge, les meilleurs amis de Dieu ont souffert dans le passé; ceux qui viendront ensuite n'auront pas une autre part. S'ils s'ingénient à éviter les maux qu'ils auront repérés, ils tomberont en d'autres sur lesquels ils ne comptaient point et sur la mort qui les attendait depuis toute l'éternité et ne les manquera pas. Quand la Société des Nations aura empêché les guerres sur la planète, ce sera le remède aux tremblements de terre et aux peines du cœur qu'elle devra trouver. Et pendant qu'elle travaillera à cette dernière tâche, des hommes, dont la méchanceté n'aura pas changé, s'arrangeront, dans un coin du monde, pour rallumer la guerre et tout remettre en question. Jésus était bien de taille à guérir tous les malades de Palestine comme il avait nourri des milliers d'affamés par l'effet de deux ou trois mots prononcés sur quelques pains : que de lépreux, cependant, il laissa avec leur lèpre et que de morts il permit de conduire au cimetière! Une chose apparaît claire comme le jour dans l'Evangile : c'est que notre Sauveur, dont la prétention fut d'apporter des remèdes à tous les maux de l'âme et à la mort, ne promit jamais de remédier à nos disgrâces temporelles.

Dieu a voulu la souffrance humaine au même titre que l'existence humaine : nous ne sortirons pas de là, et Jésus nous a découragés d'en pouvoir sortir.

Mais alors, nous sommes bien à plaindre! Du tout! Ce serait bien la première fois, en effet, que l'Evangile n'apporterait pas une bonne réponse apaisante à nos angoisses.

Nous ne sommes pas à plaindre. Tout va très bien, au contraire, puisque les pauvres auront le royaume des cieux, puisque les affligés seront consolés, puisque ceux qui ont faim et soif seront rassasiés, puisque les persécutés recevront une grande récompense dans les cieux.

Lorsqu'on souffre, il n'est donc que d'attendre (il faudra tout de même bien attendre) et faire provision de patience, non pas avec la mélancolie de ceux qui ne se fient pas aux promesses de Jésus, mais avec la joie de ceux qui espèrent une magnifique compensation à leurs peines.

Belle, après tout, est la condition humaine. Au lieu d'être des hommes libres, capables de mériter un bonheur éternel, préférations-nous avoir le sort de pierres précieuses, inertes et brillantes, qu'on enchâsserait, comme malgré elles, au paradis? Mais, alors, nous passerions notre éternité à rougir d'être heureux!

Ici, j'insisterai jusqu'à ce que Léocadie, qui a une intelligence moyenne, ait opiné du bonnet. Elle ne le fait jamais, avant que les choses lui soient bien entrées dans la tête. Alors je saurai que tout le monde a compris. Sinon, il faudra bien que je recommence, en tournant mon sermon tout autrement.

En guise de péroraison, je dirai que l'humanité n'est pas si à plaindre qu'on pourrait croire puisque son cours se déroule entre deux paradis, d'une part le paradis terrestre où fut sa source, et d'autre part le paradis céleste où elle va. De grandes images pareilles sont de nature à impressionner les esprits forts de l'auditoire que mes explications n'auraient point convaincus.

Et je terminerai, comme je fais toujours, en souhaitant bon courage à mes gens et en leur donnant rendez-vous pour dimanche prochain, si je vis encore, ou au paradis, si je ne vis plus. Car, pour ce qui est du purgatoire, j'espère bien n'y pas faire long feu, grâce aux prières de mes chers Bétaumontois.

OMER ENGLEBERT.

Sfax ou le miracle français

Eloignons-nous de Tunis, capitale administrative, où les luttes politiques dégagent parfois des miasmes analogues aux odeurs suspectes qui montent du lac à certaines heures trop chaudes. Un vent clair emporte ces buées férides dès qu'on s'approche du Sahel, à trois heures de Tunis.

Prévenus par nos connaissances livresques, nous savons que le littoral tunisien ne peut nous offrir la grandeur de l'Atlas, ni l'enchantement des golfes latins. Nous ne sommes pas ici sur les lieux des belles émotions. Mais quel calme nous pénètre, quelle douce tranquillité, faite de quiétude, peut-être un peu trop facile, due à un horizon sans aspérités, à peine mamelonné, pays de culture et de villas!... Du blé, de l'orge, des arbres fruitiers : une Beauce ensoleillée, une Provence sans Alpilles. La couleur des champs tire sur le gris, mais aussitôt la blancheur des murs peints à la chaux nous remet sous le ciel d'Afrique. Sur les rares pentes, comme dans les bas-fonds, des oliviers, précédés de terrassements qui font aboutir aux pieds des arbres les eaux de pluie tombées sur les collines nues des environs. Et, se dirigeant vers la mer, une multitude d'oueds, vides déjà aux premiers jours de printemps. La désolation voisine constamment avec la verdure : celle-ci n'est que la récompense d'un effort constant de l'homme et non un don de la nature. Alors que sous les tropiques la hache doit constamment intervenir pour protéger la maison que la forêt envahissante menace sans arrêt, ici, au contraire, le colon doit se défendre contre la sécheresse mortelle et capter jusqu'à la moindre goutte d'eau. Dans nos régions tempérées l'eau est abondante, la verdure naturelle, mais c'est un soleil avare qui nous oblige à un travail intense pour lutter contre le froid ou l'humidité. Partout, sous des formes différentes, l'indispensable labeur humain...

Le temps passe vite et voici *Sousse*. Je dois dire à la louange des chemins de fer tunisiens que si la plupart sont à voie étroite, le service des wagons-restaurants est de beaucoup supérieur à celui de France : le personnel est infiniment plus aimable, c'est-à-dire moins cupide au pourboire (qu'il gagne d'ailleurs très largement), et les menus plus soignés. Petites choses fort agréables à constater.

Pourquoi faut-il, par exemple, que les hôtels de Tunisie — en général d'un confort parfait — aient cru devoir s'affubler de ces horribles dénominations passe-partout qui du Groenland au Cap déclèlent la même pauvreté d'esprit et la même clientèle sans âme : Grand Hôtel, Régence Hôtel, Palace, Métropole, etc. C'est à peine si j'ai noté à Sfax un *Hôtel des Oliviers*, et à Gabès, un *Hôtel de l'Oasis*. Même à Djerba, l'île des Lotophages, j'aurai la triste satisfaction de loger dans un confortable « Grand Hôtel » (où les salles de bain sont parfaites, mais où le ccuscous est exécration).

A Sousse, après un regard jeté à la mer, un autre à la Kasbah, nous voici sous terre, dans les catacombes. Car, et ce n'est pas le moindre mérite des terres tunisiennes, nous retrouvons ici la grande ombre de Rome et cette synthèse de l'histoire humaine qui se cristallise dans n'importe quel site de la Méditerranée.

Les trois arbres symboliques veillent devant la sobre entrée des souterrains : l'olivier, le cyprès, le cactus : la paix dans le repos céleste après la lutte. Des dames trop sensibles préfèrent cuire au soleil plutôt que d'exposer leurs petits nerfs à cette épreuve. Un autre voyageur déclare à haute voix qu'« on serait mieux dans une cave à champagne ». Après ces éclats de courage et d'esprit, nous pénétrons dans le noir, lumineux au poing.

De ces longs couloirs aux ossements bien sages derrière leurs grillages administratifs, je retiendrai une délicieuse tombe en miniature où vit la mémoire d'une « petite princesse Théodora ». Qui était-elle, grecque, punique ou romaine, martyre adolescente ou morte à l'âge des roses? Sousse, qui comme bien d'autres cités africaines, a conquis le nom de « Terre des Saints », devrait l'honorer comme un ange juvénile, une déité bienfaisante, et lui élever, dans quelque beau jardin, un marbre pur et transparent, avec, pour seul ornement, une croix sur sa robe virgine. Je vois fort bien sa douce lumière éclairant le voisinage du sévère Monument aux Morts, un chef-d'œuvre, copie de l'antique mausolée romain d'Haïdra. Idée magnifique que cette copie qui nous épargne la vue stérile d'une quelconque victoire en série, et qui renouvelle sur cette terre française le vieux souvenir des sacrifices latins.

Mais revenons, avant de les quitter, aux Catacombes du Bon Pasteur, l'une des principales nécropoles de Sousse qui forment un ensemble de cinq à six kilomètres de route, et un cimetière de quinze mille fidèles des II^e et III^e siècles.

Pauvres tombes, presque toutes anonymes, d'un modeste mobilier funéraire chrétien, installées elles-mêmes dans des caveaux romains abandonnés. Tombes d'illettrés peut-être ou du moins de chrétiens mal romanisés : l'une des plus émouvantes inscriptions n'est-elle pas dans cette faute de latin : *Vivat in pace* ?

Le « Bon Pasteur » qui donne son nom à ces galeries est lui-même d'une extrême simplicité de dessin, vrai primitif de sculpture, où la tête de l'agneau est plus vivante et plus naturelle que le gars frisé, barbu et courtaud qui porte la victime symbolique. Les origines humbles et populaires du Christianisme palpent ici mieux encore que sur la *Via Appia*, dans ce décor où tout n'est que pauvreté.

Les luminaires baissent, on remonte au soleil.

Et voici le Musée. Décidément la terre d'Afrique est une terre romaine. Quelles résurrections sur ces murs et ces pavés de mosaïque! Les villas surgissent. Les courses de chevaux font fureur. Chaque coursier porte son nom inscrit sur la selle ou découpé sur le poil de sa robe. On se croirait à Auteuil ou à Longchamp! On trépigne, on acclame le vainqueur de Chantilly, du Prix de Diane. Rien n'est changé.

L'agriculture est à l'honneur : les insectes, les poissons, les doux animaux virgiliens forment un cortège rustique. Une scène ferait pâmer d'aise Marinetti : une vraie peinture futuriste dans son in-

tention de synthèse de toutes les phases de la pêche; aucune perspective dans ces nombreux tableaux, mais quelle vie, quelle netteté de dessin, et de couleur! quelle science de l'expression des types, pêcheurs, poissons, chacun décrit selon son espèce, matériel de pêche, embarcations; tout cela absolument semblable aux felouques arabes qui sillonnaient à notre entrée le golfe de Tunis, tandis que l'as Michel Détroyat faisait mille folies acrobatiques par-dessus les mâts du « Gouverneur-Général Grévy », à notre unanime enthousiaste applaudissement. C'est à lui que je songe en contemplant cette vie bucolique qui persiste en dépit de tout le mouvement moderne, et dont la pérennité devient de plus en plus indispensable à nos nerfs surexcités. Plus qu'autrefois nous apprécions les « Parcs de Silence », et j'ai particulièrement rêvé devant cette plaque de marbre indicatrice d'une villa grecque « à Théodule », qui occupe une place en vue dans le Musée. Heureux possesseur d'un parc silencieux, que ne peux-tu le faire revivre à notre usage, et en faire don au malheureux Georges Duhamel que l'Amérique a rendu fou!

* * *

Lorsque sur la route de Paris à la Méditerranée, le Rhône étant franchi à Valence, apparaissent les premiers oliviers, notre cœur de Latin tressaille : voici l'arbre de nos aïeux, l'arbre de la fine lumière et des douces ombres, l'arbre des cigales et des fourmis, l'arbre méditerranéen par excellence que j'ai retrouvé avec la même émotion dans notre Provence, dans la Sicile aimée des dieux, dans le décor classique des rivages grecs, dans les plaines fortunées de ma natale Ionie. Qu'il soit élégant et noble comme celui de Mistral, ou d'un bois millénaire comme les vieux troncs d'Asie Mineure, l'arbre, gloire de notre race solaire, jaillit du sol, fier et libre, sans contrainte, puisant sa force dans la profondeur de la terre nourricière dont il n'est que l'éclatante éclosion.

En Tunisie, l'olivier ne présente pas cette ardente indépendance. Il n'est pas le fils de la terre, mais l'enfant du colon. Il trahit son origine humaine par une allure trop soignée, des membres un peu grêles, des feuilles trop luisantes, et un sol, autour de lui, ratissé comme le gravier d'un jardin à la française. Mais quelle admirable progéniture tout de même, et quel miracle de fécondité! On demeure muet devant ce chef-d'œuvre d'art, c'est-à-dire de création personnelle de l'intelligence et du cœur de l'homme au travail : le triomphe de l'esprit virgilien.

Dès notre arrivée à Sfax, nous fûmes transportés en un endroit mystérieux, aérien, le Belvédère de Touil-Chéridi. Quelques semaines ou quelques mois auparavant, deux ministres anglais, MM. Mac Donald et Snowden, nous avaient précédé sur ce haut lieu, ce lieu sacré. Et maintenant, si, comme M. Paul Valéry et Pythagore, vous êtes sensibles à la beauté des chiffres et des nombres, écoutez, comme nous le fîmes, dans un silence hiératique :

En 1881, quand la France vint en ce pays, la forêt historique de Sfax était réduite à 18.000 hectares. Jadis, sous l'occupation romaine, le Centre et le Sud du pays, aujourd'hui dénudés, verdoyèrent du II^e au VII^e siècle. En 1048 eut lieu la grande invasion arabe : les historiens Ibn Khaldoun et El Kairouani ont décrit le fléau qui emporta les arbres et les habitations. De timides essais de renaissance furent entrepris au XVII^e siècle, mais en 1881 la région de Sfax ne comptait encore que 380.000 oliviers. Or, en 1931, le nombre de pieds sera de 8.000.000. Et les 18.000 hectares sont devenus 455.000. Autour de nous des rayons à perte de vue : 40 km. au Nord, 60 km. à l'Ouest, 20 km. au Sud-Ouest, 60 km. au Sud. Un alignement impeccable, une taille attentive, une culture sans un brin d'herbe folle, entretenue par des labours et des sarclages répétés de l'automne à l'été. L'eau est si précieuse ici qu'elle ne doit profiter qu'au seul olivier, maître et seigneur;

pas une fleur, pas un épi, pas une tige dans son domaine. La perfection dans toute sa splendeur un peu inhumaine, mais pressé par un climat difficile, l'homme a créé cette œuvre sans défaut, la forêt de Sfax, trop belle à nos yeux indulgents aux « beaux défauts » de la nature.

Mais voici un miracle encore plus surprenant. MM. Mac Donald et Snowden, émerveillés de cette réussite, demandèrent :

« Toutes ces plantations appartiennent à des colons français, n'est pas ? »

Et la réponse fut inouïe :

« Non, Monsieur le Ministre, sur huit millions de pieds, trois seulement appartiennent à des Français; la plus grande partie des cinq autres est la propriété des indigènes qui furent nos associés dans cette résurrection de la forêt. »

Et M. Mac Donald de reconnaître :

« Nous n'avons jamais obtenu et ne pouvons pas obtenir de tels résultats avec nos *natives*... »

Hélas, M. le Ministre, il en sera ainsi tant que, pour vous, l'indigène restera un animal supérieur et non un homme. La France est de tradition romaine, où le conquis d'hier devenait l'associé de demain.

Ainsi nous procédâmes en Tunisie. La concession aux Français de terres à planter n'a nullement lésé les droits des Tunisiens. Pour mettre en valeur de telles superficies, il fallait beaucoup de capitaux, pour préparer le sol d'abord, pour planter ensuite et attendre les récoltes futures pendant une quinzaine d'années.

Car il n'est pas inutile de rappeler que ce n'est que vers sa quinzième année que l'olivier peut produire les fruits qui récompenseront l'homme de ses soins et de ses peines. Et alors que s'est-il produit ? Une chose toute simple, toute humaine, toute française : une fusion entre le capital et le travail, vrai idéal de socialisme scientifique et de communisme bolchevique, réalisé ici sans cris, ni révoltes, le plus bonnement du monde. Le propriétaire français a apporté les fonds nécessaires à l'achat du terrain, au défrichement du sol. L'indigène a apporté son travail. Il a planté, il a soigné, il a veillé le jeune olivier. Quand l'heure de la maturité est venue, à l'heure de la récolte, il a *partagé avec le colon français, et le sol, et les arbres*. Un contrat particulier, dit *Megharsa*, a définitivement scellé l'entente du colon et du fellah, devenu à son tour, grâce au travail, propriétaire d'une oliveraie à droits égaux.

Voilà ce qu'il faut crier par ces temps d'Exposition Coloniale et de douteuses enquêtes de la Société des Nations sur nos méthodes de colonisation. Que la nation qui a compris plus humainement que la France cette idée se lève, à Genève ou à Vincennes, et nous jette la première pierre!

Après ce séjour en forêt, la mer et la ville paraîtraient insipides, n'était qu'ici également se retrouve l'idée originale d'une colonisation artistique, si j'ose dire, une colonisation à la Lyautey.

Que ce soit l'Hôtel de Ville, le Contrôle Civil ou les Ecoles, Sfax a conservé dans ses nouvelles constructions le meilleur du style mauresque. Oh! je sais des esprits chagrins qui déplorent ces architectures pseudo-arabes. Mais par quoi les remplacer? Par le style « building » dont j'ai vu de rares spécimens qui déshonorent des coins de Sfax ou de Gabès? Par un banal style « Côte d'Azur » ou une façade utilitaire d'Algérie? Non. Sousse, Sfax, Gabès, Médénine sont des villes toutes neuves, bien tracées, où les bâtiments modernes conservent une fraîcheur spontanée dont il faut louer le caractère local. C'est parfait ainsi, et ce ne sera triste que le jour où le style américain — qui dans son cadre est grandiose dans nos villes industrielles — imposerait ici sa frigidité et son inhumaine géométrie... Villes charmantes et ingénues dans leurs larges artères, leur ligne pure, leurs jardins adolescents,

leur soif de lumière totale, ces cités de la Tunisie française ressuscitent une tradition et ne détruisent pas un art qui fut d'une originale beauté... Villes modernes qui respectent le Moyen âge arabe qui grouille sur les kasbahs des collines. Les deux mondes vivent en commun le jour, mais le soir venu, chacun rentre dans sa loi et dans ses mœurs. Certes, les Européens ne manquent pas de faire leur « tour de Sfax la nuit », et ce n'est que l'une des moindres curiosités des rues arabes, que ce mélange de confort dû à la fée électricité et de vétusté pittoresque où les quartiers « réservés » prennent figure de haute originalité. Je me souviendrai toujours de cette hétérae juchée sur une fenêtre très élevée, grillagée comme un accès de coffre-fort de banque. Peinte à l'aquarelle, dévêtue par un corsage de faux brocart, elle se tenait immobile sous la pleine lumière que déversait sur elle une lampe de deux cents bougies. Une cigarette à la main, elle laissait tomber sur les passants un regard langoureux et insensible à la fois de portrait historique, tandis que l'escalier qui conduisait à sa demeure restait plongé dans une pénombre de veilleuse à l'huile.

Dans la rue étroite, des murs bleu de lune, des pavés disjoints, des policiers montant la garde, des rires étouffés, au loin les rumeurs d'un jazz... Notre guide sfaxien nous dit : « Dans la maison d'en face, enfouie dans le noir, une hétérae de même allure fut assassinée le mois dernier par son amant. »

1931. Anniversaire du Romantisme impérissable.

* * *

... Mais il faut vendre l'huile que produisent les olives. Et c'est ici que les choses se gâtent. La Tunisie exporte 40 millions de kgs dont 26 à 27 originaires de Sfax. Les contrôleurs civils, les présidents de Chambres de Commerce, les administrateurs d'Exploitations agricoles et d'huileries aiment beaucoup à bavarder avec les journalistes, les écrivains, les hommes politiques en déplacement en Tunisie, car leurs doléances sont nombreuses. Nous en résumons ci-après la partie essentielle qui peut s'appliquer au blé, à l'huile et par-dessus tout aux vins tunisiens :

La France considère ce pays comme une terre étrangère et, loin de lui accorder la franchise douanière, élève des barrières infranchissables à nos produits, qui sont directement ou indirectement le produit du travail français. Quand le vin d'un viticulteur de l'Hérault vient à Paris, c'est un vin français, quand ce même viticulteur s'en va s'installer en Tunisie, il perd sa nationalité et quant à son travail, il devient un étranger, soumis au contingentement. C'est cette distinction qui est proprement intolérable. Selon que vous habitez l'une ou l'autre rive de la Méditerranée, la Patrie vous considère comme l'un de ses enfants, ou comme un étranger, si ce n'est — voir le langage de certains journaux du Midi — comme un ennemi.

On parle de la France de cent millions d'habitants et de l'Union douanière européenne, mais gare à la Tunisie si elle expédie en France un hectolitre de vin en plus du chiffre contingenté! Il faut protéger l'agriculture nationale! Mieux vaut payer le vin à Paris trois francs le litre et le pain 2 fr. 50 le kg. plutôt que de laisser entrer des blés et des vins qui ne sont pas de la France. C'est avec un tel raisonnement qu'on laisse se lever en Tunisie des fermentations de mécontentement : on ne parlait rien moins dans certains milieux viticoles que de boycotter le voyage présidentiel. Et ailleurs, c'est presque la famine qui montre son visage à l'horizon. C'est avec de telles conceptions économiques qu'on laisse les Canadiens livrer aux flammes un blé inutile, et qu'on crée des risques de guerre en Europe orientale en abandonnant le paysan roumain ou yougoslave, mourant de faim sur des tas d'épis dont personne ne veut.

Situation paradoxalement inhumaine. Pourquoi l'huile, le vin et le blé, dons de la terre et de Dieu, ne seraient-ils pas consommés par les hommes du Nord? Pourquoi le vin demeure-t-il un luxe dès qu'on franchit la frontière française? Pourquoi l'usage du pain n'est-il guère connu en Angleterre ou en Scandinavie?

On pense bien que je ne veux pas scruter ces problèmes, et que je ne pose des points d'interrogation que pour indiquer sur quelle solide raison sociale se base la colère de ces Tunisiens, Français authentiques, dont la France refuse le vin. S'il est des productions qu'il faut restreindre et organiser, ce n'est pas dans l'agriculture qu'il faudrait les chercher, et la faute serait grave de condamner un excès dont l'homme de la rue ne se plaindra jamais, l'excès du boire et du manger. Nos tables sont-elles tellement plantureuses que nous refusions ces produits de la terre?

Il y a là une injustice sociale qui déborde le cadre français et qui ressort de la conception même des théories économiques dont l'origine remonte à la naissance de la grande industrie, et que le règne de la surproduction des années qui ont suivi la guerre a porté à son paroxysme : le chômage mondial.

Mais je m'arrête sur cette route dangereuse, qui frise la détestable politique. Allons, cette fois, vers la mer, vers ce port de Sfax créé de toutes pièces, gagné sur les flots. En 1890, 1.137 bateaux (878 voiliers, 259 vapeurs), 215.899 tonnes. En 1930, 1.984 bateaux (1.044 voiliers, 940 vapeurs), 2.227.039 tonnes. Encore une fois, la beauté des chiffres force heureusement notre éloquence à se taire.

Tandis que je parcours ces quais et ces hangars, ouverts sur les vagués familières de la Méditerranée, je récapitule les merveilles apportées par la France au pays de Tunis, et je reconnais que c'est à Sfax, mieux qu'ailleurs, que s'est exercé, dans tous les domaines, le miracle français.

Et c'est dans la petite église, qui, elle, n'a pas grandi depuis le début du Protectorat, que je termine ma journée. Humble chapelle sans autre intérêt que cette foule qui prie en chantant où tout le monde chante à l'unisson, et chante juste, avec de belles résonances latines...

PHILIPPE DE ZARA.

Les idées et les faits

Chronique des idées

« Le vrai visage du catholicisme »

Je reviens à ce livre de K. Adam, traduit de l'allemand par E. Ricard, annoncé dans l'avant-dernier numéro, dont le Congrès de l'A. C. J. B. nous a fait ajourner l'examen. C'est une profonde et vigoureuse synthèse qui met en relief, d'une façon magistrale, les caractères essentiels du catholicisme. Il y a trois siècles que l'Eglise est défigurée dans le monde protestant, évangélique, par une propagande acharnée. Il n'est pas d'apologie plus victorieuse que de la montrer dans sa réalité, de découvrir sa vie intérieure, son esprit, son âme. Alors il apparaît que le catholicisme, dans son essence intégrale, comme l'écrit l'auteur, répond complètement et fortement à tout l'homme. Alors débarrassé de toutes les scories, éclate le divin s'incarnant dans l'homme, ce qui est l'Eglise. Alors se dégage de toutes les vapeurs qui en voilaient la splendeur ce soleil que l'auteur appelle si justement le Christocentrisme. C'est la présence permanente du Christ dans l'Eglise et partant, l'indestructible vitalité de celle-ci, que l'auteur expose d'abord par de lumineuses considérations : *le Christ dans l'Eglise, l'Eglise corps du Christ, Au Christ par l'Eglise*. Il démontre ensuite la fondation directe et positive de l'Eglise de l'histoire par Jésus lui-même, le Jésus historique. Il établit la prééminence de Pierre sur les Douze et la perpétuité de son autorité dans la personne de ses successeurs. Il déploie dans toute sa richesse le dogme de la Communion des Saints. Il étudie la note principale de *catholicité* externe provenant de la catholicité interne. Il interprète, avec une rare précision, la célèbre formule de saint Cyprien qui cristallise la Tradition primitive : *Hors de l'Eglise, point de salut* qui ne vise pas, à proprement parler, les individus, mais les sociétés non catholiques et qui même, dans ce sens restreint, n'équivaut pas à une condamnation sans réserve, puisque l'Eglise admet la validité du baptême hérétique, des ordinations simplement schismatiques, la réalité d'une piété, voire d'une sainteté non catholiques. S'il est de bonne foi, le non-catholique appartient à cette âme invisible de l'Eglise qui est appelée à se manifester un jour. Il exalte enfin l'action sanctificatrice et éducatrice de l'Eglise : comment par les sacrements elle distribue Dieu aux hommes et comment elle mène les hommes à Dieu pour réaliser son idéal ; l'homme de charité parfaite. Et, certes, il n'y a pas, hélas, correspondance adéquate entre le catholicisme idéal et le catholicisme

réel, il y a lutte entre l'idéal et la réalité, entre le divin et les organes qui l'incarnent, entre l'autorité et la liberté humaine, entre les exigences de la communauté et celles de la personnalité, — chacun est une parole de Dieu qui ne se répète pas — entre la piété vivante et l'autorité administrative. Sans doute, l'Eglise d'ici-bas est nécessairement imparfaite, mais elle a des promesses de vie et de vérité : les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Comme telle, l'Eglise aussi doit mériter sa couronne. Parfaite dès ici-bas, elle découragerait notre faiblesse. Nous l'aimons telle qu'elle est, comme on aime l'aïeule au visage ridé, malgré ses rides, ou plutôt à cause de ses rides. Que serait le ciel sans Dieu? Que serait la terre sans l'Eglise?

* * *

De ce magnifique ensemble, je me borne à détacher, pour en faire valoir la beauté, l'étude préliminaire et fondamentale : *Le Christ dans l'Eglise*.

Vérité capitale dont il faut s'éclairer constamment dans l'étude de l'Eglise : « Le Christ est, à proprement parler, son *Moi*. Elle est le corps pénétré, animé des énergies vivifiantes de Jésus ». Lui et Elle ne sont qu'un, un seul Christ, *le Christ total*.

Tout le Dogme est centré sur Lui. Tous les dogmes ne sont que la proposition de son enseignement, l'expression des différents aspects de sa Révélation. Ils ne font que nous Le mettre sous les yeux dans tout son développement historique : Christ vivant, Sauveur, Roi, Juge.

Toute la morale est fondée sur Lui, puisque, par elle, l'Eglise vise uniquement à faire du croyant un autre « christ », à le modeler sur Jésus, à incarner Jésus en chacun des fidèles.

La Liturgie est moulée sur le Christ, médiateur de toute prière, Victime et Prêtre du sacrifice, lequel comporte une participation réelle à Jésus et à sa force rédemptrice. La Liturgie « contact réconfortant de la frange de sa tunique, contact libérateur de ses saintes blessures » tend à faire de toute la vie du Christ une réalité présente, sensible et agissante.

C'est le Christ seul qui opère directement lui-même dans les Sacrements. C'est Lui qui lave et purifie par son sang, fortifie par son Paraclet, verse sa vigueur dans le malade en péril de mort, fait participer les époux à son amour profond pour l'Eglise, transmet ses pouvoirs aux prêtres. Dans le sacrement de l'autel, Il se donne lui-même sa propre personnalité comme réalité agissante et bienfaisante.

Il est essentiel d'observer, à l'encontre de graves erreurs, que dans

l'économie sacramentelle, le Christ est l'unique dispensateur de la grâce. Le signe sensible, cause instrumentale, ou même, selon l'opinion scotiste très suivie, condition simplement déterminante, n'a d'efficacité que par Jésus-Christ de qui découle uniquement la grâce, il n'a de valeur que par le pouvoir sanctifiant du Christ. Signe mort par lui-même, il n'a d'autre avantage que d'exprimer authentiquement la volonté de l'instituteur divin de distribuer la grâce; c'est un « va, sois purifié » rendu sensible. Le sacrement est donc essentiellement *objectif*, indépendant de la personne qui l'administre ou de celle qui le reçoit. Que nous sommes loin du « charme sacré » opérant comme une vertu magique, avec lequel on a voulu confondre arbitrairement l'institution sacramentelle! Et quel immense bonheur au cœur du pénitent de pouvoir se dire « c'est le Christ qui m'absout. »

C'est Lui aussi, Lui seul qui enseigne dans l'Eglise, comme c'est Lui qui gouverne. Il n'y a d'autre pouvoir dans l'Eglise que le sien. « L'Eglise, disait le vieux théologien africain, Tertulien, vient des apôtres, les apôtres viennent du Christ et le Christ vient de Dieu. » Qu'est-ce au fond que l'autorité dans la société ecclésiastique? Le plein pouvoir messianique de Jésus. Fait non suffisamment perçu : entre le Christ et les fidèles ne s'interpose aucune autorité *humaine*, aucune personne étrangère. Pas d'intermédiaire indispensable, le Christ et le fidèle sont placés directement en face l'un de l'autre. L'intervention de l'Eglise ne sépare pas, elle protège, elle assure le contact immédiat et l'échange de vie entre la tête et les membres. Quelle erreur de Victor Hugo et d'autres encore se refusant au ministère sacerdotal parce qu'ils s'imaginaient que le prêtre, en tant qu'homme, s'arrogeait la qualité d'agent de liaison nécessaire. Pas du tout, sa personnalité égale zéro, il n'est que lieutenant, faisant fonction, ambassadeur, si vous le voulez, par lui on traite directement avec le Christ.

De même, quand il fait l'office du prédicateur, il annonce seulement la parole du Christ, si bien que « la prédication du Pape dans la chapelle Sixtine, aux yeux de la foi, n'a pas plus de valeur que celle du plus modeste curé du plus petit village », tout comme les deux messes, celle du Pape, et celle du plus petit curé, sont absolument équivalentes : de part et d'autre, parole du Christ, sacrifice du Christ.

Ministère, magistère, pastorat : autant de fonctions remplies par le Christ qui sanctifie, qui enseigne, qui gouverne, triple aspect du Christocentrisme. Quant au gouvernement, n'est-il pas remarquable que Jésus ressuscité, s'adressant à Pierre, lui dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis »! Non pas les agneaux et les brebis de Pierre, non pas le troupeau de Pierre, mais le troupeau du Christ. Donc, Pierre ne gouvernera pas en son nom personnel, mais exclusivement au nom du Christ, du Seigneur Jésus. Ce sera au nom de Jésus et dans sa puissance que seront prises toutes les mesures disciplinaires, portées toutes les lois. Evidemment, il y a ici entre le pouvoir doctrinal et sacerdotal et le pouvoir de gouverner une différence : les deux premiers s'exercent sur des réalités surnaturelles données une fois pour toutes, le Dogme révélé, le Sacrement institué définitivement, tandis que le pastorat porte sur un terrain mouvant, les conditions infiniment variables de la vie des individus et des peuples auxquelles il doit appliquer les règles du christianisme. Et donc il est inévitable que dans les prescriptions du gouvernement ecclésiastique se glisse un élément humain, voire des erreurs et des fautes. Mais, à considérer le but poursuivi, les principes régulateurs, les mesures décisives, il faut reconnaître loyalement que l'esprit du Christ s'y manifeste. « Le catholique sait, écrit K. Adam, que l'autorité de l'Eglise recouvre le principe absolu de la Vérité, de la Justice et de l'Amour. » Et ici s'impose une observation capitale. L'obéissance filiale des gouvernés aux prescriptions de l'autorité religieuse n'est pas du tout ce qu'un vain orgueil imagine, un avilissement, une humiliation, n'a pas du tout le caractère du servilisme à l'égard de la tyrannie. Le croyant obéit au Christ qui seul commande dans l'Eglise. Elle est une théocratie, dans laquelle l'homme, affranchi de l'homme, est uniquement soumis à Dieu, au Christ qui seul la dirige. Lorsque donc, pour conformer sa volonté à la volonté divine, il doit faire acte de renoncement à ses idées propres, ou à ses passions, il ne s'abaisse pas, il monte; il ne comprime pas son Moi, il l'élargit; il ne commet pas une faiblesse, il déploie sa force; il n'est pas un lâche, il est courageux et viril, et si le sacrifice commandé est celui des biens auxquels il est le plus attaché, celui de la vie même, il est un héros. Il se sacrifie au Christ; et cette grandeur, cette générosité atteste la noblesse du sang chrétien qui coule dans ses veines.

Voilà l'exacte vérité, et je me demande à voir le sot esprit de révolte qui anime des catholiques mêmes sous prétexte de nationalisme, contre l'autorité épiscopale, s'ils n'ont pas oublié quel Dieu ils servent, s'ils ne savent plus que chez nous servir c'est régner, désobéir c'est se ravalier, retomber du divin dans l'humain.

* * *

C'est avec la même énergie doctrinale, une science sans fissure, que l'auteur a montré dans l'Eglise le corps du Christ, suivant la théorie paulinienne, corps organisé, agissant essentiellement par des organes divers, mais *un*, intérieurement *un* par l'Esprit du Christ qui l'anime. Il se pose cette question : où se trouve, plus précisément, cette organisation des membres dans le corps du Christ, cette unité dans la multitude, cette multitude dans l'unité? Et il répond : dans la Papauté et dans l'Episcopat. Je me borne à ramasser l'essentiel dans quelques brèves formules que l'on ne pourrait assez méditer, tellement elles sont riches de substance théologique.

Le Pape est l'expression visible, l'incarnation visible de l'unité du corps du Christ et son garant permanent. L'immense chrétienté, la grande et sainte communauté de charité se manifeste en lui. *Baisant la main du Pape, le catholique a conscience d'embrasser tous ses frères qui se réunissent dans le Pape.* Dépositaire visible et garant de l'unité, il exprime la plénitude définie du corps du Christ.

Cependant, le Pape n'est pas le simple *délégué* de l'Eglise, le porte-parole de l'opinion générale. Le Christ ayant voulu que le « *Nous* » de la communauté chrétienne prit en lui une forme visible, il gouverne en vertu d'un droit propre, indépendant. Il est le Pasteur. Il est le Rocher sur lequel s'appuient toutes les pierres.

L'Evêque, d'une façon analogue, pour son diocèse, est l'expression, la réalisation de son unité intérieure, l'amour réciproque des membres de la communauté devenu visible, leur communion rendue sensible. Aussi pas de mots plus respectables sur terre que ceux de Pape, d'Evêque. Tous les hommages qui leur sont rendus, la magnificence des rites grandioses que l'on déploie autour de leurs trônes, tout cela s'adresse non à leurs personnes — qui pour cela taisent leurs noms de famille — mais à leur caractère, à leur fonction, à la *personnification tangible du corps du Christ.*

Dans l'Eglise, l'autorité n'est pas autocratie, tyrannie brutale, elle est un Service aimant et un Amour servant. La charge du Pape et de l'Evêque, c'est le plein pouvoir divin au service de la charité. Le Pape possède le primat de la charité. Dès que la charge n'est plus en jeu, qu'il ne s'agit plus du Pape ou de l'Evêque, mais seulement de leur personne privée, il n'y a plus de rang dans l'Eglise. « Dans ce royaume seul existe une véritable égalité des droits » (Pie XI), il n'existe qu'une espèce de noblesse, celle de l'âme. Celui qui porte la tiare ne possède le charisme du Rocher que pour ses frères, non pour lui. Personnellement, il n'a ni plus de droits chrétiens, ni moins d'obligations que le plus pauvre chemineur. Les indignes sont clairsemés dans l'histoire, ils comptent vraiment peu en regard de la foule de saints et de martyrs qu'a donnés le Siège de Rome.

On peut appliquer, en tenant compte des variations nécessaires, *mutatis mutandis*, à la plupart des papes ce magnifique éloge qu'un théologien protestant, Walter Köhler, a fait de Pie X, de sainte mémoire : « Ce qui concernait la domination politique dans la société actuelle ne l'intéressait pas. *Il était le prêtre qui, tenant l'hostie bien haut, sans regarder ni à droite, ni à gauche, ne se préoccupait que de porter son Sauveur à travers le monde.* »

Et toute cette puissante et noble doctrine se ramasse dans cette lumineuse parole du Christ : « Vous n'avez qu'un seul Maître, tous vous êtes frères. »

J. SCHYRGENS.

FRANCE

La monarchie

De M. Charles Benoist, membre de l'Institut, cette lettre remarquable à son ami M. Emile Buré, directeur de l'Ordre :

Mon cher ami,

Je ne voudrais pas abuser de votre hospitalité, ni mettre une trop grande rallonge à une lettre qui, dans ma pensée, n'était qu'un remerciement. Mais vous m'y provoquez en termes si aimables que j'aurais mauvaise grâce à me dérober.

Avec l'espoir de vous convaincre et de vous amener incontinent au port où j'ai trouvé refuge? Hélas! est-on jamais convaincu par des arguments, et un article de journal est-il moins impuissant à changer une position politique que ne l'est un discours parlementaire à changer un vote?

Pour moi, rien de ce que j'avais lu (et je crois avoir lu une bonne partie de ce qu'on pouvait lire) ne m'aurait décidé. Il m'a fallu voir et toucher. Le grand convertisseur, c'est l'expérience. L'histoire et, plus encore, la vie. J'ai vécu le régime démocratique. Aussi m'en suis-je éloigné, sans haine, mais sans regret, dans la paix d'une certitude définitive.

Comme vous, cher ami, j'estime que les discussions sur les mérites comparés des divers gouvernements sont aujourd'hui vaines et, si j'ose le dire, académiques. Cependant, il ne faut pas laisser entre nous un malentendu. Je ne vous concède pas du tout que « l'ordre monarchique » ne soit pas plus stable que l'ordre « républicain ». D'abord, il est contestable qu'il y ait un ordre républicain, parce qu'il est peu concevable qu'il puisse y avoir un ordre indépendant de la continuité et de la durée. Mais c'est sur l'expression même d'*ordre stable*, et en particulier sur le mot *stable* que nous devrions nous expliquer.

En niant la stabilité de l'ordre monarchique, voulez-vous dire simplement que les rois, dans le monde contemporain, sont exposés à des accidents et qu'il leur arrive d'être détrônés? Eh bien! oui; toutefois, remarquez que ce malheur atteint le prince dans sa personne, non la monarchie dans son principe : loin d'être l'ordre monarchique, c'en est, au contraire, la négation, le renversement, c'est un désordre qui détruit l'ordre. Nous, lorsque nous disons que la Monarchie est un ordre *stable*, nous écartons l'accident, ou plutôt nous ne lui accordons que sa place dans la série, que son instant dans la durée, sûrs de la retrouver la même après qu'avant; renouvelée, certes, mais la même, en vertu de la première de ses lois, qui est la constance par l'hérédité. Il ne peut y avoir ainsi qu'un ordre monarchique; mais, s'il pouvait y avoir un ordre républicain, il y en aurait autant qu'il y a de degrés dans le républicanisme. L'exemple de la troisième République française est la preuve que, depuis 1871, il n'y en a eu de possible que sous une seule de ses espèces, aux temps primitifs, ayant l'avènement du gambettisme et la glissade de plus en plus à gauche : la République sans les républicains, c'est-à-dire une République qui n'était pas une République, qui continuait d'être à demi monarchique.

Mais quittons ces subtilités. Vous relevez avec apparence de raison que, dans mon étude de la *Revue universelle*, je n'ai point parlé de l'Angleterre. J'y ai pourtant fait une allusion assez claire, en ce passage : « Pour plus qu'un souverain moderne, son pouvoir n'est plus guère qu'un pouvoir d'*ascendant*. » C'est proprement le cas du roi George V; c'était, déjà, celui de son père Edouard VII, et même déjà celui de sa grand-mère la reine Victoria. Mais, voyons, Buré. Etant en humeur de rire, vous me jetez à la tête la perruque, non du roi qui n'en porte pas, mais du chancelier. Je n'hésite pas à riposter par « la culotte » de Mac Donald. Croyez-vous qu'il soit tout à fait indifférent que le Premier britannique

et ses collègues travaillistes aient été obligés de revêtir cet ornement de cour pour se présenter au palais? Cela ne l'est en aucune manière, et toutes les chances sont pour que nous ne voyions jamais ces socialistes culottés de soie redevenir de purs et complets sans-culottes.

Si donc la perruque est un symbole, la culotte en est un autre : l'ordre dont elle est, pour emprunter votre expression, un signe extérieur, n'a pas disparu, il n'avait pas à être remplacé, car il se perpétue. « Pouvoir d'*ascendant* », ai-je écrit. C'est peut-être le plus sûr et le plus efficace. Ni la reine Victoria, ni Edouard VII, George V lui-même n'ont fait figure de princes désarmés, ni faibléants, ni inutiles. Victoria n'a-t-elle pas donné son nom à son « ère », — tout comme Louis XIV à son siècle — et Edouard VII n'a-t-il pas été l'arbitre de l'Europe? Au surplus, la Monarchie anglaise n'est pas le type unique et nécessaire du genre, et je n'aurais pas été de ceux qui adoptèrent, sans l'adapter à notre caractère et à nos mœurs, le parlementarisme d'outre-Manche.

Pour ne pas encombrer davantage vos colonnes, je néglige les transitions et je cours au second point. Vous reprenez la formule de Maurras : « Mon Roi sera le Roi des Républiques françaises », et, tout en rendant hommage à « son magnifique système idéologique », qui « enthousiasma bien des humanistes » vous concluez : « Le Roi de Maurras n'est qu'un roi du passé. » — Charles Maurras défendra, s'il lui plaît, sa pensée mieux que personne ne saurait le faire. Quant à moi, je m'accroche à votre conclusion.

Notre roi, dites-vous, sera « un Roi du passé ». — Ah! non, non et non! La Monarchie que nous voulons construire, plus encore que reconstruire, ne sera pas une monarchie du passé, momifiée et pétrifiée. Tout à l'opposé, jamais, si nous réussissons, on n'aura mis plus d'avenir dans les institutions. Je l'ai dit nettement, me sachant autorisé à l'affirmer : « La Restauration sera une Instauration. Si elle ne l'était pas, elle ne vaudrait pas les sacrifices qu'elle aurait coûtés. Elle qui aurait été faite pour reconquérir la durée, elle ne durerait pas. Ou seulement avec tant de peine que toute sa vigueur passerait à se prolonger sans entreprendre. »

Je le répète ici, et je précise. Ce que je me propose, ce que je conseillerais de faire par la Monarchie, c'est en partie ce que je n'ai pu faire dans la République. « En ses soixante ans d'existence, il y a des réformes essentiellement démocratiques que la Démocratie s'est avérée impuissante à réaliser. Elle s'est, depuis trente ans, avérée incapable d'organiser démocratiquement les éléments nouveaux de la société, de résoudre « la crise de l'Etat moderne ». Elle n'a pu, n'a su ou n'a voulu que tergiverser, céder, laisser manger aux vers les cadres de l'Etat. Ce vaste, cet immense problème des relations de l'Etat avec les associations, syndicats, corporations professionnels, corps intermédiaires de toute nature, — de la conjonction, de l'économique » et du « politique » — insoluble à la démocratie parlementaire, et résolu ailleurs d'une manière que notre tempérament ne supporterait vraisemblablement pas, la Monarchie, quand elle reviendra, aura tout de suite à le résoudre mais il ne sera ni inconnu, ni insoluble pour elle : ce ne sera pour elle que traverser, en s'y accommodant, un état social de plus. Elle en a tant traversé au long des siècles! »

Voilà la tâche de salut national qui l'attend, et à la préparation de laquelle, pour ma modeste part, j'ai voué les quelques années qui restent peut-être devant moi, avant d'aller étudier de plus près les Constitutions célestes et d'apprendre en quelle forme sont rédigés les décrets de la Providence. — A quoi de plus français aurais-je pu consacrer les derniers efforts d'un esprit et d'un cœur tout pleins de la France?

Je vous prie de croire, mon cher ami, à mon très affectueux et fidèle attachement.

300.000 foyers belges

ont un poste de T. S. F.

Catholiques,
retenez ce chiffre
et
soutenez

Radio Catholique Belge

23, rue du Marais, BRUXELLES Compte Ch. n° 102

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1185

CAPITAL : frs. 40.000.000

RESERVES : frs. 58.384.198,33

FONDS SOCIAL : frs. 98.384.198,33

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24, place de Meir

44, Boulevard du Régent, 44

Tél. N° 302.30-302.31

Tél. N° 12 44 97 - 12 84 64

SUCCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières

Caisse d'Epargne Intérêts 3.80 % : 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672

BRASSERIE TIVOLI S. A.

51, RUE PYCK, ANVERS

Brasserie royale d'exportation
Spécialité de bières fines

Diplôme d'honneur à toutes les grandes
expositions

838

ANCIENNE BANQUE G. DE KINDER

SOC. ANONYME

ANVERS

855

BANQUE DE SAINT-PHALLE

BRUXELLES

ANVERS

18, rue Treurenberg — 11, Place Léopold

TOUTES OPÉRATIONS DE BOURSE SUR MARCHÉS
EUROPÉENS ET AMÉRICAINS
PLACEMENT ET GESTION DE PORTEFEUILLE
RECHERCHES ÉCONOMIQUES ET DOCUMENTATION
INTERNATIONALE

Correspondants à l'Étranger

PARIS — LONDRES — ZURICH — BERLIN

New-York

Représentant à Rome

de Saint-Phalle & Company
Membres du New-York Stock Exchange

Commandatore Giovanni Mazzoni
Via Sallustiana, 4r 900



BANQUE DE l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Longue rue Neuve, 107-109-111, Anvers

Succursales

38, Longue rue Loobroeck — 2, rue Th. Roucourt, Berchem
83, Ohaussée de Turnhout, Borgerhout

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Caisse d'Epargne

Location Coffres-forts

UN EFFORT INDUSTRIEL REMARQUABLE DE LA MARQUE FRANÇAISE

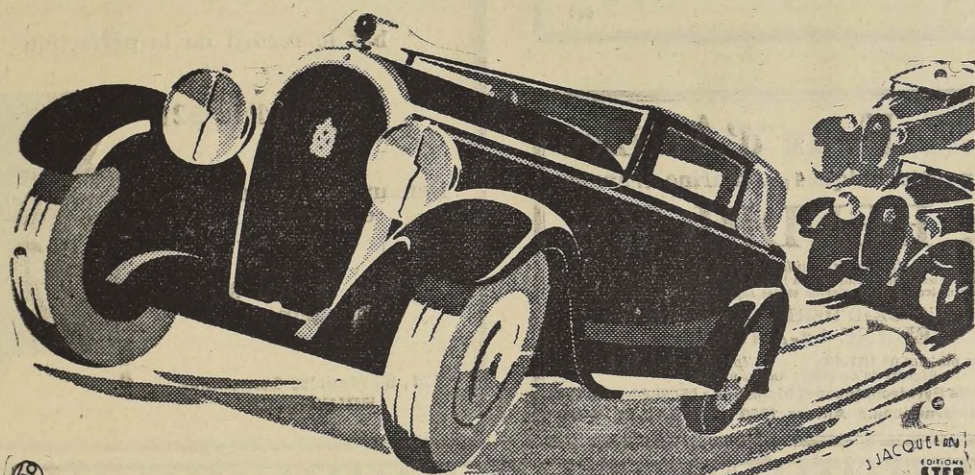


LA QUALITE
SEULE
IMPORTE

La qualité seule importe. Hotchkiss choisit les meilleures matières premières de hauts prix, les meilleurs accessoires. Hotchkiss obtient un prix de revient minimum par une organisation technique moderne, où le rendement par homme et par machine est égal à celui des plus Grandes Usines mondiales. Hotchkiss en fait bénéficier ses clients par un prix de vente réduit au plus bas, par une valeur intrinsèque maximum. Seules comptent: la valeur intrinsèque et en cas de reprise, la soulte à payer. Le prix de reprise d'une ancienne voiture au dessus de son cours est de toute évidence un trompe l'œil, de même qu'est un trompe l'œil un prix de catalogue surfait. Hotchkiss suit une politique saine. Une Hotchkiss est une valeur or. La soulte à payer étant, toutes choses égales, la plus petite, on fait toujours une belle opération en achetant une Hotchkiss, belle voiture, toujours prête à reprendre la route.

DEUX PRIX POUR TOUTS NOS MODELES
DE CARROSSERIE DE LUXE SUR CHASSIS NORMAL

FrS **79.800 & 89.800**



HOTCHKISS

Distributeur exclusif : R. M. HELAERS

Salon d'exposition :

4-5, Bd de Waterloo (Porte de Namur)

Tél: 12.41.51

Garage du Résidence Palace

155, rue de la Loi-Bruxelles

Tél: 89.19.60 - 83.03.40

A LA GRANDE FABRIQUE

Maison fondée en 1877

Téléphone 12 03 03

Compte Chèques Postaux 12.888

ESDERS

VÊTEMENTS POUR HOMMES
DAMES ET ENFANTS

26, rue de la Vierge Noire
BRUXELLES

Vêtements de sports et de voyages

Livrées et uniformes - Lingerie - Bonneterie
Chapellerie - Ganterie - Chaussures -
Canes - Parapluies - Fourrures - Modes

Galeries BOUCKOMS S. A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

647

ENTREPRISES GÉNÉRALES de Feux d'Artifice

Signaux pyrotechniques pour la marine et l'armée

Eug. HENDRICKX

Artificier de la ville d'Anvers
Fournisseur du Ministère de la Défense nationale
de l'Administration de la Marine et des Lignes de navigation.

CHAUSSÉE D'HÉRENTHALS, 504
DEURNE-lez-ANVERS

Compte chèques postaux n° 161.46 Téléphone n° 566.25 Anvers
Registre du Commerce Anvers n° 3360

Etablissements Pyrotechniques et Magasins : DEURNE-lez-ANVERS
Exposition Internationale Anvers 1930 : MÉDAILLE D'OR

83



Le Nouveau
Radio-Gramophone

“LA VOIX DE SON MAITRE”

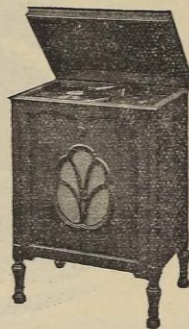
bat le record de la perfection

Modèle 521

Demandez la brochure
explicative

Démonstration sans
engagement

171, bd Maurice Lemonnier
BRUXELLES



JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

36, AVENUE DE LA TOISON D'OR

Téléphone 11,88,69

